Illinois U Library

NUMERO 41 — 27 AOUT 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LES RESCAPÉS DU *NEVADA*

II

par

ÉDOUARD PEISSON

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Le 24 octobre dernier mourait à Paris, à peine âgé de quarante-deux ans, un écrivain qui n'avait pas encore donné toute sa mesure mais dont le talent sensible et délicat avait paru plein des plus belles promesses aux lecteurs de ses premiers livres. Fils d'un ouvrier de Tours, Louis Parrot, après la jeunesse laborieuse et pénible des autodidactes, était entré dans le journalisme ; ses qualités l'y firent vite remarquer. Mais ses goûts le portaient plus vers la vraie littérature que vers cet artisanat des lettres — des plus mauvaises, si souvent — dont on trouve l'expression dans les quotidiens. Entre deux reportages il combinait des romans ou méditait des essais.

Lorsqu'il mourut il laissait à la garde de ses amis une œuvre déjà riche et variée : trois ou quatre récits (*Le Grenier à Sel*, le premier, qui avait retenu l'attention de plusieurs jurys littéraires l'année où il parut, et *Nous reviendrons*, un roman ayant pour cadre une Espagne que Louis Parrot connaissait bien et aimait pour y avoir vécu, roman bien charpenté et d'une délicatesse d'écriture fort agréable) ; une dizaine d'essais sur des peintres, des musiciens, des écrivains (dont un très beau *Mozart* et *l'Intelligence en guerre*, qui est probablement le tableau le plus complet et le plus sincère que l'on ait écrit jusqu'à présent sur la littérature clandestine sous l'occupation) ; des poèmes enfin, dont Paul Eluard avait bien défini la qualité en écrivant : « *Une poésie sourde qui me paraîtra toujours plus valable que les cahots de voix redondants.* »

La veille du jour où l'emporta une crise de la douloureuse maladie qui le tenait depuis quelque temps, Louis Parrot achevait la correction des épreuves d'un important roman auquel il avait consacré des mois et des mois de travail. *La Flamme et la Cendre* (Robert Laffont, édit.) fait mieux encore que les précédents sentir la perte subie par les lettres françaises. On y voit l'auteur définitivement entré en pleine possession de tous ses moyens ; une belle carrière de romancier allait s'ouvrir devant lui.

Le thème sur lequel le livre plaque ses premiers accords est saisissant. Dans un village retiré de la montagne, non loin du Puy, vivent à la fin du siècle dernier des paysans mystiques, descendants des anciens camisards, hommes durs au travail et rigides dans leur foi. Une famille même, les Chaméane, a relevé un hameau abandonné, situé plus haut encore que le village dans le désert montagnard. Sous la direction de son chef, le vieux Samuel, elle mène une vie rude et ascétique, la seule capable, croit-il, d'assurer pour les siens et pour lui-même la vie éternelle. Or dans des signes étranges qui se manifestent de plus en plus souvent beaucoup de paysans, et Samuel surtout, voient le présage de l'imminente fin du monde annoncée si clairement par l'Apocalypse de saint Jean. Samuel fanatise le village tout entier ; il fixe même le jour. A son appel le village abandonne ses biens et grimpe sur un plateau sauvage pour y attendre l'heure où il sera ravi dans la gloire du Seigneur...

Mais le miracle ne s'est pas produit. Fut-ce la faute d'une brebis égarée ? Fut-ce pour punir de son orgueil le vieux Chaméane ? Amers et déçus, les fanatiques redescendent, le doute au cœur. Samuel ne s'en remettra jamais et mourra dans une farouche solitude, désespérant de lui-même et des hommes.

L'histoire cependant n'est pas terminée, encore que ce thème aurait suffi à lui seul pour un livre traversé de lumières et d'orages. On se souvient peut-être des effets étonnants que C. F. Ramuz, le grand écrivain romand, avait tiré d'une histoire à peu près semblable dans *Les Signes parmi nous*. Mais les paysans de Ramuz étaient mus plus par la superstition que par une profonde foi religieuse et leur aventure procédait d'une des ces incantations presque magiques dont l'auteur de *la Grande Peur dans la Montagne* avait le secret. Louis Parrot, au contraire, ne fait pas appel à ce mysticisme des êtres primitifs qui peut agir sur l'esprit du lecteur comme un stupéfiant. Il est le romancier pour lequel une histoire trouve en elle son propre rebondissement, une fois que les personnages sont créés et vivent de leur propre vie...

Des années passent donc — une soixantaine — et les descendants de ceux qui s'étaient réfugiés sur la montagne pour y attendre la fin du monde se trouvent jetés dans une réalité douloureuse : l'occupation de leur pays, la lutte qu'il faut mener pour chasser les soldats étrangers. Nous voici donc venus insensiblement mais par une pente fatale à une aventure de la Résistance, cette épopée dont on finira bien par comprendre qu'elle fut une des plus glorieuses de l'histoire française. Pour les fils des paysans mystiques du siècle dernier les signes ne sont plus trompeurs, cette fois ; il faut obéir à leur appel, il faut retourner à la montagne...

Cette deuxième partie de *La Flamme et la Cendre*, jouée en contrepoint fidèle de la première, n'a pas, il faut le dire, la sauvage grandeur de la première. Est-ce parce que l'aventure est trop proche de nous que nous ne parvenons pas toujours à la dépouiller de son caractère anecdotique ? Nous en sommes encore au point, il est vrai, où toutes les histoires de réfractaires, de faux papiers, de maquis et d'agent de l'ennemi finalement démasqué et exécuté nous paraissent se ressembler trop ; le temps ne les a pas décantées.

Je croirais plutôt, cependant, que Louis Parrot a trop tenu à ce qu'un symbole se dégageât de son roman et que la deuxième série de personnages fût, dans le miroir des circonstances, une sorte de reflet de la première. Malgré l'extrême habileté avec laquelle le romancier les a conduits vers leur destin, ces héros, si subtilement déterminés soient-ils, n'en apparaissent pas moins comme de pures créations de l'esprit.

Cette réserve faite, il faut souligner les qualités profondes du roman de Louis Parrot. En particulier l'art délicat de créer une atmosphère en décrivant un paysage, par exemple, comme s'il avait été vu par un peintre ; de faire glisser les uns sur les autres les plans d'une histoire, comme s'il s'agissait des diverses parties, rendues tout à coup mobiles, d'un diorama. Les lecteurs de *La Flamme et la Cendre* regretteront tous, certainement, que l'auteur de ce roman attachant n'ait pas été conservé à leur affection.

Pourquoi n'y aurait-il pas des modes dans le roman policier comme il en est dans tous les genres littéraires ? Puisque voici les vacances et le temps des lectures faciles ou reposantes, c'est le moment d'y aller voir d'un peu plus près sans vouloir toutefois accorder plus de sérieux qu'il ne

(Lire la suite page 3 couverture.)

Les rescapés du 'NEVADA'

DEPUIS sa défaillance Hamm ressentait des brûlures à l'estomac et des douleurs dans les côtes, et sa vue n'était plus nette. La copieuse gorgée d'alcool avalée une heure plus tôt lui avait encore troublé l'esprit. Il lui aurait fallu manger et se reposer.

Il ne s'était pas aperçu que la mer ne déferlait plus que par moments. Le vent cependant demeurait violent. Il ne s'était pas aperçu davantage que les hommes couchés en tas au centre de l'embarcation avaient, tandis qu'il s'occupait de Camille et d'Antomarchi, commencé à grouiller, à se desserrer, à se dégager les uns des autres et à se lever à demi.

Après avoir jeté un coup d'œil au chauffeur, dont les yeux s'étaient enfin ouverts, qui gémissait, et dont les cuisses, le ventre, la poitrine bleuissaient sous le tampon d'étoupe que le garçon arrosait copieusement de pétrole, il fut étonné de voir des têtes, des épaules, des dos là où plus tôt il n'y avait rien.

Ces hommes prenaient toute la place dans le compartiment coupé en son milieu par l'étambrai du grand mât et dans celui qui lui succédait. Ils gênaient les mouvements de Gabriel, qui ne se faisait pas scrupule de leur cogner dedans, des pieds, des genoux, du manche de l'aviron.

Ils protestaient, criaient, menaçaient l'Espagnol, mais celui-ci, qui ne craignait personne, leur ripostait : « Prends donc ma place ! C'est pour te sauver la peau que je me crève. »

Hamm, qui à aucun de ces hommes ne pouvait donner un nom, les reconnaissait cependant comme soutiers, graisseurs, chauffeurs. Il les avait croisés à bord dans le bas de la grande coursive et il avait parfois traversé les groupes qu'ils formaient, assis à même les lattes, sur le pont couvert de la cale III où ils se tenaient souvent entre deux quarts. Encore, il s'était trouvé avec eux dans le canot qui à Brest faisait le service de la terre.

Jamais ils ne l'avaient salué, mais ils lui dégageaient le passage et lui cédaient la place.

Mais là, à bord de la baleinière, le voyant s'avancer vers eux et devinant qu'il leur demanderait d'exécuter un travail, ils ne tournèrent pas la tête vers lui.

A la vérité ils étaient mal en point ; les uns, ceux qui avaient été surpris dans la machine par l'attaque, vêtus d'un simple bleu de chauffe et d'une flanelle, les autres couverts d'un mince pardessus de ville ou enveloppés dans une couverture de soldat. Tous étaient pieds nus dans des savates.

Ils avaient passé plusieurs heures dans l'eau glacée, et le vent séchait leurs hardes sur la peau.

Ils tremblaient comme feuilles de peuplier dans la tempête. Leur mâchoire branlait, leurs yeux pleuraient, leur nez coulait. Ils portaient un masque de souffrance.

— Ecartez-vous un peu, leur dit Hamm. Chacun doit prendre sa place de manière à équilibrer la baleinière et n'en plus bouger. Dégagez le centre. Nous allons mettre en place un mât. Il faut écoper l'eau. Qui d'entre vous sait tenir un aviron ?

Ce fut comme s'il n'eût pas parlé ou comme s'il s'était adressé à des sourds.

Dans les deux compartiments qui faisaient suite à celui de l'avant ils étaient sept, à croire que la moitié des gens de la machine s'étaient donné le mot pour se jeter dans cette baleinière. Mais les autres ? Mais les officiers mécaniciens ?

Ils se tenaient accroupis, la tête seulement dépassant la hauteur du pavois, les mains fouillant dans des sacs, des valises qu'ils avaient entrouverts, en retirant des pains dans lesquels ils taillaient, des boîtes de conserves qu'ils ouvraient, des flacons qu'ils embouchaient, car, s'ils avaient négligé de se couvrir chaudement, ils avaient couru (ceux du moins qui travaillaient en bas) jusqu'au poste pour se saisir du baluchon tout préparé.

Peut-être avaient-ils eu peur de s'attarder trois secondes de plus, de faire encore un pas pour mettre la main sur le manteau et la couverture. Ou bien, dans la course pour se sauver, ayant à choisir pour se décharger, avaient-ils lâché le pardessus et conservé le sac de vivres.

— Dégagez, dégagez, répéta Hamm.

Un petit homme au visage grêlé, qui, pour se protéger des embruns, s'était couvert le dos d'un sac et qui, les doigts gourds, s'efforçait de rouler une cigarette, se tourna vers Hamm.

— Fous-nous la paix ! dit-il.

Le lieutenant chancela comme s'il eût reçu une gifle, et il entendit Gabriel ricaner, et il s'aperçut que Desjardins, derrière son dos, avait cessé de tirer sur l'aviron.

Il se tourna vers l'arrière et il se disposait à faire un geste d'impuissance, déjà ses mains s'écartaient l'une de l'autre et sa bouche s'ouvrait pour dire peut-être : « Ils ne veulent pas », lorsqu'il aperçut le petit œil de Talan fixé sur lui.

Il prit le petit homme grêlé, qui sans plus se soucier de lui, tête baissée, faisait un petit tas de tabac dans le creux de la main, par le col du bleu de chauffe, le souleva, lui fit faire un quart de tour sur lui-même et présenter le visage à Talan.

— Vous allez répéter cela au commandant. Vous allez lui dire, n'est-ce pas : « Fous-nous la paix ! »

Et s'adressant à tous les machinistes, les bousculant, les sortant à demi de leur trou, les faisant se tourner vers l'arrière, il cria :

— Vous n'êtes pas débarqués ! Dans cette baleinière, vous êtes encore à bord du « Nevada ». Sinon, il faudra rendre compte. Mettez-vous à écoper.

LES mots qu'il fallait dire : « Vous n'êtes pas déliés de votre engagement », étaient venus aux lèvres de Hamm.

Ils avaient cru avoir recouvré leur liberté dès l'instant que le chef mécanicien leur avait crié : « Evacuez. Tâchez de quitter le bord avant que le navire coule. »

Ils s'étaient précipités vers le poste et emparés du ballot (quelques-uns ne se séparaient pas de cet en-cas et le descendaient avec eux dans la chaufferie ou la soute) dans lequel ils tenaient de l'alcool et des vivres. Ils étaient libres, croyaient-ils, libres des gestes qu'ils devraient faire pour sauver leur vie.

Comment avait été mise à l'eau la baleinière ? Ils ne savaient pas. Deux ou trois d'entre eux avaient donné la main aux matelots, filé tel grelin, coupé tel autre, molli tel garant. Mais après, l'embarcation soulevée par la lame, ils s'étaient accroupis au fond, serrés les uns contre les autres, cachés sous les rares manteaux et les couvertures pour se protéger des embruns glacés, pour sentir moins le froid, souffrir moins des coups reçus, pour se donner l'illusion d'être moins près de la mer qu'ils connaissaient si peu, pour oublier l'horreur de la brutale attaque, pour étouffer la peur.

Ils pensaient — n'entendaient-ils pas le gémissement des bracelets de cuir qui lient les avirons aux tolets ? — que ce n'était pas à eux de s'occuper de la baleinière.

Ils s'étaient trompés ; l'eau glacée des embruns pénétrait par-dessus couvertures, vêtements et, s'accumulant dans le fond, baignait les corps ; le froid mordait cruellement ; la chair meurtrie était de plus en plus douloureuse ; la mer se jouait de l'embarcation et cognait contre la coque ; l'horreur et l'angoisse se mêlaient.

Ils avaient trouvé ce qu'ils avaient fui. Ils s'étaient cachés et avaient tourné le dos à ce qu'ils redoutaient, mais l'ennemi était en eux, et peu à peu, pour fuir de nouveau le froid, la douleur et la peur, ils s'étaient desserrés, s'étaient dégagés les uns des autres, avaient sorti de la masse, l'un la tête, l'autre un bras, l'autre les épaules, et s'étaient mis à ouvrir les ballots, à manger, à boire et à fumer.

Et toujours ils se croyaient dégagés et libres, d'autres étant chargés de les sauver.

Aucun d'eux n'avait jeté un regard par-dessus bord, sachant que son regard se perdrait sur une mer déserte. Aucun d'eux n'avait encore aperçu à l'arrière Talan tenant la barre.

Lorsqu'à bord du « Nevada » — et le paquebot ayant sombré cela lui paraissait loin, perdu, déjà englouti comme le navire lui-même dans les abîmes du passé — Hamm observait, étudiait Talan, il faisait état de ses propres réactions, de celles de ses camarades officiers du pont et mécaniciens, de celles encore des matelots qui fréquentaient la passerelle et approchaient le commandant.

Il se plaisait à se parler à lui-même d'une certaine force rayonnante de Talan.

Mais comment cette force pouvait-elle agir sur les gens de la machine, ces rats qui rarement présentaient le nez au soleil, qu'on ne voyait jamais sur le pont, qui vivaient dans les galeries des fonds, pénétrant dans le navire par un sabord ouvert dans la coque, passant d'une coursive au-dessous du niveau de la mer à une coursive d'un niveau inférieur encore, et descendant par des échelles raides jusqu'à la dernière tôle au-dessous de laquelle il y avait l'eau profonde ?

A peine si quelques fois ils avaient croisé Talan sur le quai, et l'œil du commandant avait glissé sur eux comme s'ils n'avaient pas existé, ou suivi — eux prenant l'air à un hublot — la montée de Talan à l'échelle de coupée.

Rarement il leur était arrivé, s'étant assis par beau temps un moment sur le panneau de la cale I, d'apercevoir le visage — mais vu ainsi, de bas en haut, en oblique, il était aux deux tiers caché par la barbe — et les épaules du commandant appuyé à la lisse de la passerelle.

Jamais ils ne s'étaient trouvés face à lui, à quelques mètres, comme ils étaient là dans la baleinière. Hamm les ayant bousculés, les ayant fait se tourner vers l'arrière.

Pourtant le prestige de Talan s'exerçait — Hamm le savait et il en avait une preuve de plus à voir seulement comment dans l'instant ils s'étaient soumis — même sur les gens de la machine.

Une cloison de fer séparait leur poste de celui des matelots. Ils entendaient les hommes de la bordée qui quittait le quart se défaire de leurs bottes. Ils écoutaient, et l'un de ces hommes exprimait le trouble qu'il éprouvait encore. Peut-être avait-il été un instant distrait par un souvenir ; aux glaces de la timonerie, à ce qui s'apercevait au delà : l'officier de veille, la pointe extrême du gaillard, quelques lames, la ligne de l'horizon ; à ce qui était devant et autour de lui : compas, ardoise, carte et livres, d'autres images s'étaient substituées, peut-être le visage d'une femme. Et tout à coup l'homme avait sursauté ; Talan était là à son côté, le petit œil sur la rose des vents dont l'aiguille s'était écartée de la ligne de foi.

Ou bien le matelot qui avait été de bossoir, qui installait sur un radiateur son manteau pour le dégeler, ne pouvait pas s'arrêter de rire. Hamm (le gros Hamm, l'éléphant), racontait-il, s'était fait dire deux mots pour avoir... Le reste échappait aux gars de la machine, le matelot riant trop fort et se dégourdissant les bras en se battant les flancs.

Souvent matelots, soutiers, graisseurs et chauffeurs se rencontraient à la cuisine ou au comptoir d'un bistro. « Il n'est jamais aussi mauvais que lorsqu'il a bu... » « Pourquoi ne le débarque-t-on pas ? » « Lui, Talan, personne n'ose y toucher. Il est plus fort que les plus grands manitous de la Compagnie. »

On entendait aussi parfois, en bas, dans le ronron de la machine, le chef mécanicien se confier (il revenait de la chambre de navigation où il avait dû s'expliquer avec Talan au sujet d'une perte de vitesse pendant le quart de deux à six) au second ou au troisième mécanicien.

La parole avait joué son rôle, qui est grand. Les mécaniciens avaient appris comment Talan avait fait révoquer plusieurs officiers qui ne « lui plaisaient pas », poursuivi de sa vindicte des matelots. C'était la guerre, et l'on craignait de lui déplaire par crainte d'être envoyé sur un « gros cul ».

Mais dans le cas de Talan, se disait Hamm toujours, il y avait quelque chose qui se trouvait au delà de la crainte, quelque chose d'indéfinissable, d'inexplicable par des raisonnements. Encore ce rayonnement.

Et au point de vue du prestige il ne fallait pas oublier qu'il n'y avait pas un homme de la machine qui n'eût vu comment Talan avait tiré le « Nevada » de la baie grecque au nez et à la barbe des autres marins.

— Vous allez lui dire, n'est-ce pas : « Fous-moi la paix ! », répéta Hamm.

Les sept hommes de la machine regardaient Talan dont la noire silhouette trapue, lorsqu'une lame enlevait la baleinière, se dessinait sur la mer déserte.

Jamais ils ne l'avaient vu si près ni n'avaient eu le temps comme là de le détailler. Encore de sa chair voyaient-ils peu de chose : un doigt de front, les petits yeux sertis par les marbrures, le nez, important il est vrai, et la main gauche — une épaisse patte noirâtre — posée sur la barre. La barbe, tenue horizontale par la cravate qui enveloppait la tête, masquait le bas du visage.

Talan, le corps absolument immobile, mais le bras gauche oscillant un peu, imposait à la baleinière la direction à prendre par rapport

aux lames, et l'œil enchâssé dans les plis de la paupière regardait fixement le groupe des gens de la machine.

L'un après l'autre, soutiers et chauffeurs se détournèrent. Ils s'étaient trompés. Ils n'étaient pas libres. Que fallait-il faire ? Que Hamm, qui tenait sa puissance de Talan, ordonnât.

— Dégagez le centre, dit-il. Tirez vos valises et vos ballots sur le côté. Que quatre d'entre vous passent dans le compartiment avant. Cherchez dans les coffres, sous les bancs. Il y a des écopes. Epuisez l'eau. Deux d'entre vous savent-ils se servir d'un aviron ?

» Michel, poursuivit-il. Passez votre aviron à un homme et venez ici. Il y a là un mât avec un clin. Nous allons le placer à l'avant. Vous là-bas... »

Il marqua un arrêt, ayant reconnu à l'instant l'autre matelot, celui coiffé d'un suroît, couvert d'un manteau goudronné, botté, qu'il avait connu tout de suite pour être un homme du pont et qui, à l'avant, nageait.

— Vous, Creach, cédez votre place à un autre et venez donner la main à Michel.

Hamm n'était pas fâché d'avoir aperçu, lorsque, appelé, l'homme avait levé la tête, faisant ainsi glisser en arrière le rebord de son suroît, les yeux bleus et la moustache rousse de Creach.

Creach, un silencieux, un homme à qui Hamm osait commander et qui ne faisait jamais répéter deux fois un ordre, qui connaissait son métier et savait se servir de ses mains, avait embarqué à Brest en remplacement d'un matelot débarqué malade.

Il est vrai qu'entrant la nuit dans la timonerie pour prendre son sextant ou porter sur la carte un relèvement Hamm avait parfois senti une odeur de vin blanc, et chaque fois c'était Creach qui tenait la barre.

Il était déjà là avec Michel, crochant dans les espars, déliant ceux dont l'amarrage ne s'était pas rompu, mettant d'un côté les avirons, de l'autre les gaffes, démêlant les bosses, les câblots, retirant et faisant passer sur l'avant le grappin, dégageant le mât qui était bien celui de misaine et qui portait ses drisses et ses haubans.

Il y avait bien longtemps que Hamm — exactement depuis son temps de service dans la marine nationale — n'avait pas mâté même en partie, comme il s'agissait de le faire là, une baleinière. Il avait un peu négligé, même pour les examens, tout ce qui était gréement et manœuvre de force. Il est vrai qu'il avait obtenu le maximum de points en calculs et problèmes nautiques, y compris ces véritables calculs que sont pour les théoriciens les évolutions sur un tableau des voiliers à quatre et cinq mâts.

Et il aurait perdu la face si Talan ne s'était trouvé à l'arrière. Il était un maladroit dans ses rapports avec les hommes. Si Talan n'avait pas été là, il se serait cru obligé (naïvement, pour se faire excuser sans doute d'avoir donné un ordre) de mettre la main à la pâte, d'aider de sa force les matelots et il aurait confondu haubans, étais et drisses.

Tandis qu'il se contenta de prononcer deux ou trois phrases courtes, de presser les matelots, puis, se détournant (car avec cette voile qui allait se tendre à l'avant il fallait équilibrer avec soin l'embarcation), il fit changer les nageurs de place.

— Nous allons nous rendre compte dans un instant, dit-il. Sans doute deux d'entre vous pourront-ils se reposer.

Il désigna sa place à chacun des gens de la machine, les organisa en bordées, dont l'une devait se mettre à écoper l'eau du fond. Puis il se tint debout, les jambes écartées, au centre de l'embarcation.

Le mât avait été planté dans son blin et les drisses et les haubans raidis juste comme il fallait pour qu'il ne fût pas cassé net à la première rafale. Michel et Creach sortaient du caisson avant le foc qui allait être hissé. Quatre hommes, dos courbés, puisaient l'eau et la faisaient passer par-dessus bord.

— Desjardins, dit-il, rentrez donc complètement votre aviron. Une lame le brisera ou l'emportera. Ce serait le second perdu par votre faute. Reposez-vous.

Il n'était pas fier de lui. Il n'élevait pas la voix pour être entendu de Talan. Hamm se connaissait bien et il ne cherchait pas à se leurrer. Il savait — et de savoir cela lui faisait un peu mal — que s'il n'était pas parvenu à ranimer et à placer Talan à la barre les choses ne se seraient pas passées ainsi.

Et de Talan il n'attendait rien, sauf peut-être un coup de Jarnac. Si jamais quelqu'un se présentait et les repêchait par la peau du dos, tout ce que Hamm souhaiterait était de ne plus entendre parler de l'ex-commandant du « Nevada ». « Il ne se doute pas, songea-t-il, du service qu'il me rend. »

— Attention aux avirons ! cria-t-il lorsque le foc se tendit, bien débordé, pour prendre le vent arrière.

SANS doute la mer était-elle aussi creuse que dans la nuit, cependant la vitesse des lames était moins grande. Le gros temps, sans que la mer changeât essentiellement de forme, s'était transformé en temps houleux. Les paquets de mer ne s'écrasaient plus à bord, les embruns moins fréquemment claquaient sur le dos des hommes, et le vent, violent toujours, n'était plus comme exaspéré.

Hamm demeura encore un instant debout au centre de l'embarcation pour regarder cette mer, l'océan Glacial Arctique, qu'il ne parvenait pas à dominer, à voir dans son ensemble,

dans les limites du cercle de l'horizon, même lorsqu'une lame soulevait la baleinière.

Gris d'acier avec des reflets d'un gris plus foncé, elle était réduite, à droite et à gauche, à deux ou trois larges sillons qui se fondaient à un mille à peine en une poussière argentée tandis que quelques crêtes de lames se bousculaient à l'arrière et se poursuivaient à l'avant. Au-dessus, le même sombre ciel bas.

Cependant sous l'impulsion du foc la baleinière dans cette eau avait trouvé son allure. Elle ne titubait plus d'un pas d'ivrogne, ne cédait plus aux traîtres coups de quelques masses d'eau en maraude, semblait-il, entre les houles. Le gouvernail mordait, traçait son sillage, les flancs arrachaient de longs copeaux d'argent.

— Rentrez tous les avirons, commanda Hamm qui fit demi-tour et se dirigea vers la chambre où était sa place, à côté de Talan.

» Nous allons l'envelopper là-dedans, dit-il s'agenouillant à côté de Camille, qui massait encore le chauffeur et lui tendant une couverture arrachée à Desjardins, qui en avait plusieurs. A-t-il parlé ?

— Non. Je crois qu'il va mourir.

— Ne t'occupe pas de ça. Ne parle pas de la mort. Personne ne sait ni où ni quand il mourra. Soulevez-vous, ajouta-t-il pour Antomarchi. Pouvez-vous ? Pliez les jambes, les bras (il faisait glisser la couverture sous le corps). Serrez-vous là-dedans. Comment se fait-il que vous soyez nu ?

Le chauffeur regarda Hamm sans lui répondre.

— Mettez-vous debout, poursuivit le lieutenant. Vous tenez sur vos jambes ? Bon. Marchez. Allez rejoindre vos camarades. Peut-être l'un d'eux vous donnera-t-il quelque chose pour vous couvrir davantage. Au moins une paire d'espadrilles.

Il le regarda faire un pas, deux, lever une jambe pour passer le banc puis il le vit chanceler, à droite et à gauche, vit au lieu d'un trois hommes enveloppés dans une couverture et il crut qu'Antomarchi s'affaissait.

CHAPITRE VI

C'ETAIT lui, Hamm, qu'une nouvelle défaillance terrassait. Elle fut courte. La bande qui s'était, semblait-il, déchirée — la rupture faisant éclater devant ses yeux un feu d'artifice — se souda et se déroula de nouveau.

Il passa la main sur le visage et s'étonna de la retirer humide. Il suait. En même temps il frissonnait et se sentait comprimé. Il était ridicule, bien que ce fût le règlement de le porter sur soi dans une baleinière en mer, de ne pas s'être défait du gilet de sauvetage.

Il le dénoua et s'en débarrassa. « Je me demande à quoi cela peut servir, songea-t-il jetant un regard à une lame dont la crête roulait un mètre plus haut que le pavois. Il vaut mieux couler tout de suite ».

Il eut l'impression, qui ne dura pas longtemps, d'aller mieux, de ne plus être étouffé. Les liens qui serraient ses côtes étaient dans sa chair. La main de fer qui pesait sur ses poumons était en lui. Cependant, pour respirer plus à son aise, il se mit à déboutonner son manteau et sa veste, ce qui fut long à cause des doigts qui se pliaient mal et qui étaient douloureux.

Ce fut encore plus long de faire tourner le remontoir de sa montre dont il avait rencontré la forme, en se tâtant. Par bonheur, elle n'était ni arrêtée, ni mouillée.

Il était 15 heures et le soleil avait déjà disparu.

Heureusement que c'était une montre ancienne avec un gros remontoir que l'on pouvait bien saisir, mais les larmes lui en venaient aux yeux.

Il tourna le visage vers Talan, dont il sentait la cuisse contre le dos. Il était là, assis (la défaillance qu'il avait subie avait comme tranché le temps), et il y avait encore tant de choses à faire à bord, se disait-il. Panser Talan mieux qu'il ne l'était. Visiter les coffres. Distribuer des vivres aux hommes et, si c'était possible, préparer pour tous une boisson chaude.

Une grimace agitait la joue gauche de Talan. Le petit œil roulait dans la paupière. « Que veut-il maintenant ? Est-ce qu'il ne peut plus parler ? » Cependant le bras gauche déplaçait sans erreur la barre de manière que le vent emplît bien le foc, tandis que la main droite s'agitait, soulevant l'aile du macfarlane.

— Oui, commandant. Je vais visiter les coffres. Il doit s'y trouver de l'eau douce, de l'alcool...

La grimace de la joue gauche s'accentuait.

— Camille, passe-moi la bouteille de cognac.

Après avoir bu, Talan sourit ; le lieutenant ne pouvait s'y tromper. Ces plis de la peau qui fronçaient les narines et hérissaient les moustaches étaient un sourire qui exprimait peut-être un merci.

Non, jamais Hamm, s'il s'en tirait, ne raconterait cela dans un carré. On se moquerait de lui, de sa naïveté. Avoir vu sourire Talan ! Avoir cru que Talan remerciait !

Hamm s'accroupit et ouvrit le grand caisson de la chambre. Il était riche. Il fallait le reconnaître, si Martin était un piètre calculateur, il connaissait et ne négligeait pas son métier de second capitaine ; les baleinières étaient parées pour un coup dur. Les hommes mourraient noyés ou de froid, mais pas de faim.

Se trouvaient dans ce caisson, et tout en bon état, non pas dans des boîtes rouillées, de l'eau potable (Hamm la goûta et elle avait été changée récemment), du thé vert, des biscuits non véreux et qui se brisaient facilement, des boîtes de conserves, un réchaud, des fanaux, des fusées, des allumettes qui flambèrent tout de suite, des médicaments, des pansements, des quarts, des récipients en aluminium et bien d'autres choses.

La houle de plus en plus prenait un mouvement ample et ordonné et la baleinière, équilibrée, n'embarquait plus de paquets de mer, de sorte que Hamm put entre ses pieds, sans crainte de le voir chavirer, placer le réchaud à alcool et préparer plusieurs litres de thé.

Il apprenait à se servir de ses mains, les doigts à demi pliés, comme si elles avaient été des crochets, et il s'arrêtait un moment lorsqu'il souffrait trop.

Il n'avait, pour l'aider, appelé aucun des hommes, ni Desjardins, ni Gabriel qui étaient du restaurant. Il préférait que personne ne s'approchât de l'arrière. Il ne voulait à l'arrière avec Talan et lui que Camille, qui était un enfant.

Lui-même il tendit au mécanicien le plus près de la chambre, avec des quarts et deux boîtes de biscuits, un grand récipient plein de thé bouillant.

— Servez vos camarades et donnez-moi vos noms. Il faut que je sache qui se trouve dans la baleinière.

Et, au fur et à mesure que l'homme lui criait les noms, il écrivit dans ce carnet où il notait, mêlées à des formules relevées dans des revues scientifiques, ses remarques sur Talan :

Antomarchi Jean, chauffeur ;
Lucchesi Paul, graisseur ;
Léon François, soutier ;
Verdier Jacques, chauffeur ;
Pagnon Emile, chauffeur ;
Favre Henri, graisseur ;
Ravel Louis, soutier.

Avec Talan, Desjardins, Gabriel, Camille, lui-même, Michel et Creach, cela faisait quatorze hommes à bord de la baleinière.

— Voulez-vous encore du thé ? cria-t-il après avoir inscrit le dernier nom.

— Nous avons du cognac.

Le ciel s'obscurcissait. « J'aurai juste, se dit Hamm, le temps avant la nuit de refaire le pansement de Talan. »

— Commandant. Permettez. Je dois. Il le faut.

Il prenait des formes, mais il se réjouissait de ne plus redouter Talan. Il éprouvait un sentiment de liberté. Il avait besoin de Talan. Oui, mais Talan avait besoin de lui. Qu'aurait fait Talan, blessé, sans un officier à bord de la baleinière ? Qu'auraient-ils fait l'un sans l'autre ? se disait Hamm, tandis qu'après avoir fait passer par-dessus bord le mouchoir souillé de sang qu'il avait, le matin, enfoncé dans la blessure il lavait celle-ci à l'alcool.

— Un instant, commandant. J'ai fini.

Il obtura le trou avec un tampon de coton, disposa une bande qui passait plusieurs fois sur le front et la nuque, puis, la tête coiffée de la casquette, il l'enveloppa avec la cravate de laine.

Il faisait nuit. Il garnit et alluma deux fanaux, en fit passer un à Michel en lui criant :

— Posez-le au fond et disposez-le de manière qu'il éclaire la voile.

Il se mit alors à préparer du thé pour lui.

LE second maître Michel avant de se glisser sous le gaillard avait exécuté l'ordre reçu. Faiblement éclairé, le foc triangulaire se détachait de la nuit, et, l'œil fixé sur elle, l'homme qui se trouvait à la barre — Talan dans le moment — pouvait gouverner.

Le second fanal était posé sur le fond aussi, à l'arrière, aux pieds de Hamm assis dans la chambre, qui distinguait ses jambes, ses mains, le corps roulé en boule de Camille et, lorsqu'il se tournait sur le côté, celui et les yeux de Talan brillants dans l'ombre de la visière.

Au-dessus de la baleinière se développait entre les deux fanaux comme une aurore boréale réduite dans laquelle moutonnaient les dos, les épaules et les têtes des hommes couchés et serrés les uns contre les autres. Mais cette caricature d'aurore boréale aurait été prise, si quelqu'un l'eût aperçu du large, pour une phosphorescence de l'océan.

Depuis qu'il avait mangé trois biscuits trempés et bu deux quarts de thé très chaud, Hamm respirait plus librement. Les douleurs qui lui avaient tenaillé les côtes avaient disparu. Son cœur et sa tête étaient libres.

Un homme, tête nue, clochant parce que son pied droit a perdu une galoche, court sur le pont et tout à coup la cale III explose. Alors, Hamm s'était attendu à être, la seconde suivante, englouti avec le steamer ou déchiqueté par une autre explosion.

Le même homme tire sur un aviron tandis que la baleinière bascule d'une lame à l'autre, puis, couvert et recouvert par les paquets de

mer, il s'efforce avec le second maître Michel à mettre le gouvernail en place. Il n'était pas loin de la mort non plus.

Maintenant... Devant ses yeux, le foc rougeâtre entraînait la baleinière, contre les flancs de laquelle l'eau chantait. Plus rarement, il courbait la tête sous une giclée d'embruns.

Il pouvait espérer vivre, encore quelques heures du moins.

La situation était meilleure parce qu'il avait découvert Talan dans la chambre, parce qu'il l'avait relevé, réconforté et assis à la barre. Et Talan n'avait pas bougé, sauf ces légers mouvements du bras qui suffisaient à maintenir l'embarcation dans le lit du vent. Et Talan n'avait pas parlé, Talan ne s'était pas adressé aux naufragés. Il n'avait donné que deux ou trois ordres.

La situation était meilleure seulement parce que Talan, masse de chair inerte, se trouvait à bord.

Hamm s'inquiéta ; le commandant avait cessé de parler ; il avait exprimé par une grimace son désir de boire du cognac ; mais son bras sur le gouvernail était ferme.

Lorsque, pour le panser, Hamm avait dû le déplacer, il avait trouvé Talan plus lourd, d'une lourdeur qui lui avait rappelé celle d'Antomarchi qu'il avait cru être un cadavre. La chair était froide aussi, presque autant que celle du soutier avant qu'il fût revenu à lui. Le cou, le bandage défait, avait fléchi jusqu'à ce que le front s'appuyât sur la poitrine du lieutenant.

Hamm — bien qu'il en eût — avait été ému par cette faiblesse, par ce contact, ce poids humain. « Est-ce bien Talan, ce Talan qui nous méprise tous, qui ainsi s'abandonne à moi ? »

L'odeur de pourriture qui s'était dégagée du mouchoir enfoncé dans la blessure et du sang qui avait coulé assez abondamment, le mouchoir ôté, l'avait écœuré.

— Ne tremble donc pas ainsi, avait-il dit à Camille, qui tenait haut le fanal. N'as-tu donc jamais vu un homme blessé ?

Le garçon qui quelques heures plus tôt, sans cesser de pleurer, avait massé le corps d'Antomarchi avait répondu :

— Non, monsieur.

— Mais pourquoi t'es-tu donc embarqué ?

Ses doigts, qui tâtaient la blessure, avaient rencontré des esquilles et des plaques de cheveux. Le cuir chevelu avait été mâché.

— Passe-moi l'alcool...

Et, Camille ayant eu un violent hoquet de dégoût, il avait ajouté :

— Détourne la tête. Crois-tu que je me plaise à faire cela ?

Mais c'était l'odeur de la pourriture qui l'avait surtout inquiété. Elle était collée à ses propres vêtements, à ses mains. Elle avait comme empoisonné les biscuits qu'il avait trempés dans le thé. Il fallait bien manger cependant.

Il pensa à la gangrène. Est-ce que la gangrène attaque les plaies de la tête ? Il avait vu dans les mers du Sud un homme auquel on avait dû couper une jambe. Mais ici... dans l'océan Glacial Arctique ? Il sourit et fut tout étonné d'avoir souri.

Les embruns avaient recouvert le dos de Talan d'une pellicule de glace. « Il mourra plutôt d'une congestion. » Mais Siccardi, un jour que le commandant s'était montré sur la passerelle en plein vent frais, la chemise ouverte sur la poitrine, avait dit : « Il faudra, comme pour un bœuf, l'assommer. »

Hamm se secoua. Allons, « puisque la navigation continuait », il fallait établir les « papiers » de la baleinière.

ASSIS sur le caillebotis, le fanal disposé pour qu'il éclairât bien la feuille, Hamm écrivit au haut d'une page vierge de son carnet : « Baleinière n° 3. » Les noms des rescapés suivirent : « Jules Talan, capitaine au long cours, commandant le steamer « Nevada », Philippe Hamm... »

Il n'avait qu'à déplacer le regard, sans détourner la tête, pour apercevoir les yeux de Talan fixés sur le carnet.

« Ainsi, commandant, semblait dire Hamm, tout sera en ordre. Vous trouvant, vous, dans l'impossibilité de le faire, je vais rédiger le rapport de mer. Si nous y restons tous, morts de froid, de congestion, d'inanition, on trouvera le carnet dans ma poche et on saura ce qui s'est passé. »

Après avoir écrit le nom du dernier soutier, il commença : « Le 25 octobre, à 0 h. 45, réveillé par la sonnerie du transmetteur d'ordres. » Il leva la pointe du crayon.

Que s'était-il donc passé sur la passerelle pour que le 25 octobre, à 0 h. 45, l'ordre fût envoyé à la machine de donner toute sa puissance ? Qu'avait donc aperçu Siccardi en mer pour qu'avant 0 h. 45 il eût fait réveiller et appeler le commandant ?

Hamm regarda Talan qui savait. Il faudrait l'interroger, mais il ne parlait plus. Même s'il eût parlé, Hamm se serait bien gardé de lui poser des questions.

Il n'était pas étonnant que dans la profonde obscurité le sous-marin eût aperçu le paquebot. Plusieurs fois, dans de telles conditions, des torpillages s'étaient produits. Mais Hamm ne connaissait pas d'exemple qu'un navire de commerce eût repéré en pleine nuit un sous-marin avant d'être attaqué.

Cependant Hamm était sûr d'avoir été réveillé par la sonnerie du transmetteur d'ordres avant que fût tiré le premier coup de canon.

« Eh bien ! Heureusement que Talan est là.

Sinon, si nous sommes sauvés, j'aurais en arrivant à terre été sérieusement ennuyé. M'en aurait-on posé des questions ! »

Et si tout simplement il changeait l'ordre des faits. Si tout simplement il plaçait le coup de canon avant la sonnerie du transmetteur d'ordres. S'il écrivait qu'il avait été réveillé par l'explosion de l'obus et qu'ensuite, ouvrant sa porte, il avait entendu la sonnerie.

Il avait toujours les yeux fixés sur Talan, dont le regard allait du visage de l'officier au carnet et du carnet au foc rougeâtre qui dansait dans la nuit.

Que s'était-il donc passé sur la passerelle ? se répétait Hamm.

Il pensait à Siccardi. Il avait Talan à son côté. Peut-être une faute avait-elle été commise. Par Siccardi ? Par Talan ? Pensant à l'un et regardant l'autre, il eut devant les yeux le morceau de chair rouge pendant au-dessous du maxillaire dénudé de Siccardi et il sentit ses doigts s'enfoncer dans la nuque de Talan.

« Idiot que je suis. Je dormais profondément. Je n'ai pas entendu la sonnerie du chadburn. » Il arracha une page au carnet et sur la suivante écrivit : « A 0 h. 45, réveillé par l'explosion d'un obus qui parut avoir touché le navire à l'arrière et l'avoir mis dans l'impossibilité de gouverner... »

« Ils s'arrangeront avec ça. Ça ne me regarde pas. »

Puis il relata dans l'ordre chronologique, dans le sobre style habituel des rapports de mer, ce dont il avait été témoin depuis son réveil jusqu'à la mise à l'eau de la baleinière et à l'engloutissement du steamer ; l'appel du second capitaine ; le second coup de canon ; son arrivée sur la passerelle ; sa vision de la blessure du premier lieutenant ; l'ordre qu'il avait reçu de porter au poste de la radio la position du navire ; le doute émis par le chef de poste de la bonne réception par le croiseur anglais de la première position émise ; le torpillage qui avait cassé les reins au navire (cela il ne l'écrivit pas ainsi) ; la tentative de la mise à l'eau d'une baleinière ; l'explosion de la cale III ; son propre embarquement dans la baleinière n° 3 ; enfin, quelques minutes plus tard, l'embrasement et la disparition du « Nevada ».

Il regarda Talan, leva la main dans un geste qui pour lui signifiait : « Voilà, tout est écrit, tout est dans l'ordre. S'il s'est passé sur la passerelle quelque chose qu'on ne doit pas savoir, ce n'est pas par moi qu'on l'apprendra. Moi, j'ai été réveillé par un coup de canon. »

Alors il demeura un long moment, plus d'un quart d'heure, les mains serrées l'une contre l'autre, l'une écrasant l'autre. Il lui semblait que les ongles se détachaient de la chair, que le moindre choc les eût fait sauter, et les douleurs internes dans les os étaient épouvantablement écœurantes.

Est-ce que Talan souffrait ainsi, Talan qui ne bougeait pas, dont la main nue ne se déplaçait pas sur la barre ? Non, ce n'était pas possible. Aucun homme ne pouvait être ainsi torturé dans sa chair et ne pas chercher à atténuer la douleur, en se bougeant, en se bourrant de coups, en criant même. Est-ce que le sang n'atteignait plus la main, ne circulait plus dans le bras ? Cependant le bras, mais comme un bloc, comme un bras artificiel et sans articulation, se mouvait, obéissait à l'esprit.

... Hamm tourna la page et écrivit en tête de la suivante ce qui s'était passé dans la baleinière ; la mise en place du gouvernail et celle — par ordre du commandant — du mât de misaine et du foc. Il nota l'état du ciel, la direction et la force de la mer et du vent.

Puis il traça le mot : « Route », et la pointe du crayon s'éloigna du papier.

Il ne possédait pas de boussole. Voilà un objet dont il avait négligé de se munir, n'ayant pas confiance dans ces instruments de poche à l'usage des navigateurs d'occasion. D'ailleurs, bien que la grande carte céleste fût pour le moment masquée, il n'en avait pas besoin.

Il avait exactement repéré le point de la ligne de l'horizon où le soleil avait disparu. A l'œil, il avait mesuré l'angle qu'avec la ligne de l'horizon, à ce point, formait l'axe longitudinal de la baleinière. Il avait, si l'on préfère, déterminé avec précision l'aire du vent, et ses calculs des jours précédents lui permettaient d'écrire — ce qu'il fit d'ailleurs — à la suite du mot route : « Nord 40 est. »

Alors, sans plus se soucier de Talan qui le regardait toujours, il ferma le carnet.

CAR une route que l'on parcourt à une certaine vitesse n'a une raison d'être que si l'on s'est fixé un but.

A 5, 6 nœuds, la baleinière se dirigeait vers le nord 40 est parce que le vent et la mer l'y obligeaient, parce que l'allure du vent arrière était la seule que dans le moment elle pût tenir en raison de la grosse houle et du vent puissant. Elle protégeait l'embarcation des paquets de mer et ménageait la force des hommes.

Mais où conduisait-elle la baleinière ?

Vers l'extrême nord, c'est-à-dire nulle part.

Encore cette route, et l'on ne pouvait pas ne pas la suivre, éloignait l'embarcation du point de l'océan où le « Nevada » avait disparu, tendait à chaque heure à l'écarter de quelques milles du secteur qui serait fouillé... si...

Voilà une chose à laquelle Hamm n'avait pas encore pensé.

Il se trouvait dans la baleinière depuis dix-sept heures (il avait jeté un coup d'œil à sa montre pour se donner cette précision) et il ne s'était pas encore dit (il est vrai qu'il n'avait

pas été inoccupé pendant une seule seconde) que leur seule chance — sa seule chance — de ne pas mourir de froid ou noyé, si la mer grossissait et chavirait le canot, était dans l'arrivée rapide du « Tiger ». Pas une fois il n'avait inspecté l'horizon pour chercher la silhouette du croiseur anglais dans le moutonnement des lames à l'horizon.

AYANT un peu déplacé le corps de Camille qui dormait et malgré ce gémissement de froid et de peur, le marin s'assit sur le bordage, de l'autre côté de la barre, appuyant l'épaule droite contre la gauche de Talan.

Il aurait dû dire à celui-ci pourquoi après avoir écrit : « Route au nord 40 est », il avait refermé le carnet. Quelle raison avait-il de tenir un journal de bord puisque la route suivie était une impasse ?

A moins que Talan ne sût où était le croiseur anglais.

Au-dessus du banc le pavois était peu élevé ; coupée par le gouvernail en deux ondes semblables, l'eau se pulvérisait et recouvrait le dos du barreur d'une pellicule de glace.

Hamm tout de suite frissonna. Il fallait proposer à Talan de quitter cette place, de s'accroupir dans le fond de la chambre, ne serait-ce que jusqu'à l'aube. D'ailleurs le commandant paraissait s'être engourdi. La main suivait avec quelque retard les légères déviations du vent. Il arrivait — d'où il se trouvait Hamm s'en apercevait — que le foc ne portât pas tout à fait plein.

Mais avant d'offrir à Talan de le relever à la barre, Hamm devait lui parler, lui demander s'il avait eu connaissance par un télégramme récent de la position du « Tiger ».

Il posa la main sur celle froide comme la mort qui depuis quinze heures était pour ainsi dire soudée à la barre.

— Commandant.

Il avait saisi le fanal et le tenait sous l'aile de son manteau de manière que le seul rayon qui s'en échappait éclairât le visage du capitaine.

— Co...gnac.

A l'odeur de l'alcool, la chair frémit, l'œil brilla, les lèvres s'avancèrent qui se posèrent avidement sur le quart que Hamm présentait. « Bois donc, bois donc, murmurait le lieutenant. Peut-être après m'entendras-tu et pourras-tu me répondre. Peut-être cela te donnera-t-il la force de vivre. » Il haussa le récipient peu à peu jusqu'à ce que les deux doigts de cognac qu'il y avait versés fussent absorbés jusqu'à la dernière goutte. La paupière s'était abaissée, les joues avaient noirci, un profond hoquet souleva la poitrine.

A son tour, Hamm but du cognac.

Il reprit sa place et de nouveau regarda Talan de près.

— Commandant...

Il ne pouvait se tromper ; encore une fois il déchiffrait un sourire sur les traits crispés de la bouche et dans les plis qui soulignaient les yeux.

— Où allons-nous ? Où nous conduit cette route ? (Hamm ne savait pas bien comment s'y prendre pour poser une question à Talan à qui jamais il n'avait parlé, avec lequel jamais il n'avait eu une conversation). Elle nous éloigne du point où le « Nevada » a coulé.

Articulant bien, Hamm s'efforçait de soustraire les mots qu'il prononçait au vent qui se glissait entre les deux têtes et aurait pu les apporter aux hommes allongés dans l'embarcation.

Le fanal encore placé sous l'aile de la pèlerine, il regarda Talan de plus près. La peau manquait de vie et partant de souplesse, cette grimace souriante devinée ne s'effaçait que lentement, la paupière n'avait pas voilé l'œil. Et Talan surpris par la lumière ayant sursauté, Hamm comprit qu'il avait parlé en vain, que les mots prononcés n'avaient rien produit autre que de tirer de nouveau Talan de cette espèce de léthargie qui l'accablait.

Etait-ce fatigue ou mal ? Et, dans ce cas, quel mal ?

La blessure ou une congestion ? Talan était-il abattu par une passagère défaillance physique ou par quelque chose de bien plus grave qui approchait et que Hamm ne voulait pas nommer ?

Un instant plus tôt n'avait-il pas d'un seul coup posé la main sur celle de Talan ? Il n'hésita pas — le contact pouvant, croyait-il, lui donner une réponse — à toucher les joues et le front à pleine main, à introduire deux doigts sous la laine et la bande de toile.

La chair était à la fois froide et brûlante, et Talan ne parut pas s'apercevoir de cet attouchement.

— Commandant.

— Co...gnac.

Ne se souvenait-il pas d'avoir absorbé du cognac la minute d'avant ? Ou bien était-il si mal que le temps était pour lui fragmenté ? Ou bien la forte dose d'alcool l'avait-elle assommé ? A moins qu'il ne fût tout simplement saoul.

Hamm cependant fit encore couler de l'alcool dans la bouche de Talan, et il voulut profiter de la lucidité qu'il crut lire dans les yeux.

— Commandant cette route ne nous conduit nulle part, mais nous éloigne du point où a coulé le « Nevada », de la position que nous avons transmise au « Tiger ».

Il était inutile de poursuivre ; Talan n'entendait pas. Il avait fermé les yeux, et ses

épais traits meurtris, marbrés, exprimaient seulement une sensation de mieux être. Tout, à l'exception de gouverner, paraissait lui échapper.

Il n'y eut pas que cette attitude de Talan qui fit se taire Hamm. Dans le moment où il avait dit, toujours avec les mêmes précautions pour que les mots ne fussent pas dérobés par le vent : « ... Nous éloigne de la position transmise au « Tiger », il avait nettement vu la main du chef de poste du « Nevada », munie d'un crayon, qui écrivait sur un cahier : « M.a.u.v.a.i.s.e. r.é.c.e.p.t.i.o.n., répétez votre point. »

Il posa le fanal, eut soin de protéger le mieux possible avec le col du manteau la cravate de laine et la casquette le visage de Talan. Puis il plaça en écran derrière le dos du commandant — et cette dure toile pliée plusieurs fois le protégeait lui-même — une voile découverte dans le caisson de la chambre. Voilà tout ce qu'il pouvait faire pour Talan ; le défendre contre le froid et les embruns et de temps en temps l'abreuver d'alcool.

Quant à Talan, il ne pouvait rien faire de plus pour Hamm que d'être là, à l'arrière de la baleinière, d'imposer par sa présence à l'équipage.

C'était une chance qu'il eût pu tenir la barre jusque-là, mais pour tout le reste, mais pour décider ce qu'il convenait de faire et de dire aux hommes, pour savoir si l'on avait quelque chance d'être sauvé, Hamm était seul.

IL reprit sa place à l'arrière, posa la main sur celle de Talan qui serrait la barre, fixa le regard sur le triangle brun rouge du foc qui dansait une sarabande dans la nuit, mais il voyait de nouveau la feuille de papier avec les mots qui s'inscrivaient lettre à lettre : « M a u v a i s e r é c e p t i o n, répétez... »

Il imaginait, dans l'obscurité de l'océan, à 10, 100, 200 milles peut-être — dans quelle direction ? le nord ? le sud ? et ces imprécisions rendaient le navire et l'homme un peu fantomatiques — dans un poste blindé, un opérateur de radio, le casque aux oreilles, qui entendait mal, qui n'était pas sûr des chiffres qu'il écrivait, qui, entre deux signes, laissait une place blanche parce qu'un crépitement avait tout à coup rendu inintelligible le signal et qui, avec angoisse, suppliait de répéter.

Il voyait — assis à deux pas, il en avait été le témoin — tandis que le jeune assistant s'était éloigné des boules entre lesquelles éclataient les étincelles, le chef opérateur appuyer du doigt sur le manipulateur. « Il répétait. »

Quelques minutes plus tard, le « Nevada » avait les reins cassés.

Ce dernier signal avait-il été reçu convenablement ?

Toujours les yeux sur le triangle brun rouge, qui à force d'être fixé et parce qu'il montait et descendait au tangage était devenu, semblait-il, une flamme à la proue de l'embarcation, Hamm se trouva dans la chambre de navigation du « Tiger ». Debout devant la carte, grand rectangle blanc vivement éclairé, le commandant du croiseur tenait un autre rectangle de papier, petit celui-ci, moins blanc, moins éclairé, un peu sombre même, et il disait :

— Où maintenant allons-nous chercher les rescapés du « Nevada », s'il y en a ? Deux chiffres manquent dans sa position. »

— Il l'a « répétée », murmurait le chef opérateur debout devant l'officier. Mais le second message n'a pas été meilleur que le premier. Puis il n'a plus transmis.

Le commandant se penchait sur ce grand vide blanc qui représentait des centaines de milles carrés d'eau, et il disait encore :

— Où allons-nous le chercher maintenant ?

Puis après un silence, il ajoutait :

— Si on savait le jour qu'il a doublé cap Nord, on pourrait fixer approximativement la position de l'attaque.

— J'ai eu un signal de lui, il y a quatre, cinq jours, répondit l'opérateur. Je vais le rechercher.

UNE giclée d'embruns s'étant abattue sur lui, Hamm, après s'être efforcé de mieux disposer la voile placée en écran, fit le gros dos un peu plus, se contracta davantage. Malgré le lourd manteau, les épais vêtements de drap, les sous-vêtements de laine, le tricot, il lui semblait être nu.

Il enfouit les pieds dans le creux que formaient la poitrine et les cuisses de Camille, dont les gémissements s'étaient transformés en un râle continu, et pesa plus fort de l'épaule contre le corps de Talan.

Il claquait des dents, il frissonnait. Il avait envie de boire du thé bouillant avec du cognac. « Mais qui tiendra la barre, se disait-il, tandis que je le préparerai ? » Talan avait dû s'endormir ou était tout à fait hébété par l'alcool. A moins qu'une perte de connaissance... Depuis un moment la barre aurait flotté dans sa main si Hamm n'eût été là.

Le second lieutenant du navire englouti souffrait terriblement du froid, cependant, sans qu'il s'en aperçût, des gouttes de sueur mouillaient ses tempes. Il pensait à une chose dont les conséquences pourraient être désastreuses pour cette poignée d'hommes.

Si vraiment la position du « Nevada », transmise une seconde fois, n'avait pas été nettement perçue par le « Tiger », si le croiseur anglais, pour la recherche d'éventuels

rescapés du paquebot, ne possédait comme base de calcul que le jour et l'heure où celui-ci avait doublé le cap Nord, ils étaient perdus, se disait Hamm.

Lui-même, une nuit, par une hauteur d'étoile, il avait fixé l'instant précis de ce passage.

Après quoi, il s'était donné quelques minutes avant de réveiller Talan pour le changement de route. Son point ? En était-il sûr ? Les nuages étaient bas, mais pas épais. Ils n'étaient pas étagés en altitude. Entre leurs bords frangés l'obscurité n'était pas souillée de vapeurs, et la lunette de nuit avait nettement détaché la ligne de l'horizon.

Il était sûr de son point. Il avait encore attendu. La présence de Talan, s'était-il dit, détruirait le calme de la passerelle, souillerait la cristalline beauté de la nuit arctique.

Cependant, écarté le rideau de la chambre, Hamm avait aperçu, avec la bouteille de vermouth et la pipe, le visage bouffi de Talan endormi.

— Commandant.

Une espèce d'aboiement.

— Quoi ?

— Nous avons doublé le cap Nord.

— Quand ?

— A l'instant.

Hamm avait regagné la passerelle.

On ne parlait pas à Hamm. On lui tournait le dos. Mais on ne doutait pas, Talan compris, de ses points, même lorsque, comme pour celui-ci, rien n'était en vue, sauf une étoile inconnue qui apparaissait par moments entre les nuages.

Une dizaine de minutes plus tard, le lieutenant s'était entendu appeler.

La chemise de nuit serrée à la taille par le caleçon et ouverte sur une poitrine et un ventre comme boursouflé, poilu, les pieds nus dans des savates de cuir, des mèches de cheveux gris cachant mal la calvitie, la bouche molle, les joues avachies, les poches sous les yeux gonflées par le sommeil, la peau froissée, Talan n'avait même pas regardé l'officier.

— Voici la nouvelle route à suivre dès maintenant (un coup d'œil à la montre d'habitacle) 3 h. 45. C'est la route vraie. Vous calculerez la variation.

Ça n'avait pas été long. Heureusement ! Déjà le rideau était retombé sur le dos de Talan. Un coup de vent chasserait l'odeur de pipe froide.

Au lever du soleil, ou plus tard dans la journée suivante, Hamm calculerait une variation précise. Pour l'instant il devait se contenter des chiffres du tableau des déviations qu'il avait dressé lui-même.

Il avait donc décroché ce tableau et, au moment qu'il allait le poser sur la table des cartes, il avait aperçu sur celle-ci une liasse de papiers pliés en deux — qu'est-ce que c'est que ça ? — qu'il avait saisie et dépliée et sur la première page de laquelle il avait lu : « Instructions pour les navires quittant un port français de la côte ouest et se rendant en mer Blanche. Primo. Routes à suivre. »

Sous les papiers se trouvait une enveloppe ouverte sans soin et portant écrit en gros caractères : « Secret. »

Hamm avait compris tout de suite que Talan avait apporté ces papiers de sa cabine et les avait oubliés. Après avoir déterminé la route au compas et donné au timonier le nouveau cap à suivre, il s'était mis à les feuilleter. Non par envie sadique de connaître ce qui devait être caché pour lui ou, plutôt, ce qui ne devait lui être révélé que peu à peu. Mais parce que ces pages lui apprendraient mille choses sur cette navigation particulière qui l'intéressaient et dont il ne parlerait à personne ; il en était sûr. Encore parce qu'elles étaient couvertes de chiffres, de signes algébriques, de formules, pour lesquels il avait une sorte de passion.

Et, lisant, tout à coup il s'était aperçu que la route suivie depuis les îles Scilly (sud-ouest de l'Angleterre) qui avait conduit le « Nevada » à 10 milles du cap Nord n'était pas la route fixée par les instructions, celle-ci s'en écartant d'une quarantaine de milles. Il avait lu ensuite : « Si une série de mauvais temps (ce n'était pas le cas) a obligé un capitaine à se rapprocher de la terre, il devra, le cap Nord doublé, faire route pendant 20 milles au nord vrai du monde pour reprendre l'itinéraire prescrit. »

Et cet itinéraire s'écartait encore considérablement des côtes.

Tandis que la route que venait de fixer Talan suivait la terre à 10 milles à peine.

Hamm n'avait plus su que penser. Ces papiers qu'il tenait à la main, qu'il feuilletait, lisant trois, quatre lignes d'une page puis trois, quatre lignes de la page suivante, étaient les instructions officielles, secrètes, péremptoires, qu'à Brest un lieutenant de vaisseau (Hamm lui-même l'avait reçu à la coupée et conduit par le dédale des coursives et des escaliers à la timonerie, où se trouvait Talan) avait juste au moment de l'appareillage apportées à bord et remises au commandant avec l'ordre — c'était la coutume — de n'en briser les sceaux qu'à l'instant où le contre-torpilleur qui conduirait le « Nevada » au large cesserait l'escorte et livrerait le steamer à lui-même.

Et ces papiers, ces instructions officielles, secrètes et péremptoires, ordonnaient à Talan de suivre une route qui le conduirait à un point situé à 30 milles dans le nord du cap Nord.

Sur la table se trouvait encore le routier de l'Atlantique, et Hamm n'avait eu qu'à se pencher pour, toujours les instructions offi-

cielles dans sa main gauche, y retrouver les routes — non la route — qu'il avait lui-même tracées, jour à jour, d'après les indications de Talan, qu'il avait rectifiées des diverses erreurs et qui, s'écartant de l'officielle, avaient rapproché le navire de la côte.

Etait-il possible que Talan ne se fût pas conformé aux ordres ? Ou plutôt qu'il s'en fût dégagé peu à peu, d'un jour à l'autre, comme s'il n'eût pas osé désobéir d'un coup. Mais pourquoi ?

Il était observé, s'était-il dit, par le matelot debout devant la barre à un mètre de lui, auquel son trouble — car sa main tremblait un peu et son visage était moite — ne devait pas échapper. Pour lui donner le change il avait saisi un crayon et tracé quelques chiffres, comme si un calcul l'eût occupé.

Il se souvenait de quelques mots entendus au carré échappés à Siccardi ou à un mécanicien. On se réjouissait de se diriger vers le nord, d'entrer dans l'océan Arctique, de naviguer ensuite au nord de l'Europe. On n'avait jamais entendu dire qu'un navire eût été attaqué dans ces régions. On échappait aux sous-marins.

Est-ce que Talan aurait jugé ces instructions inutiles ? Est-ce qu'il aurait été repris, aube après aube, par ses habitudes de marin marchand qui étaient de tirer au plus court d'un cap à l'autre ?

Hamm, une fois encore, avait lu les papiers officiels. Ils étaient formels. Les navires qui avaient doublé le cap Nord devaient à 30 milles de là suivre une route à l'est vrai du monde. On était à 10 milles de la terre et la route qu'à l'instant avait fixée Talan s'inclinait un peu vers le sud-est.

« Cependant, s'était dit Hamm, j'ai réveillé Talan. Il s'est levé et, avant d'entrer dans la timonerie où il devait donner une autre direction au « Nevada », il a ouvert le coffre et saisi ces instructions. Il voulait donc s'y référer. Sa résolution d'y désobéir n'était donc pas formelle. »

Il avait cherché à se représenter ce qui un quart d'heure plus tôt s'était passé dans le cerveau de Talan, ce cerveau que brouillaient souvent les vapeurs de l'alcool. Mais le brouillaient-elles vraiment ? Des îles Scilly au cap Nord il a navigué à sa guise, peut-être avait-il l'intention de rentrer dans l'ordre ici, et il a consulté les instructions. Mais elles l'éloignaient trop de la côte. Mais elles lui faisaient consommer trop de charbon. Ah ! Ce marin marchand...

« A moins que » — et l'idée s'était présentée fulgurante — « un contre-ordre » n'ait annulé ces instructions.

A la recherche de ce contre-ordre qu'il n'avait pas trouvé, Hamm s'était mis à feuilleter de nouveau les papiers, page à page, à fouiller dans l'enveloppe décachetée sauvagement, à regarder à ses pieds.

Le contre-ordre aurait dû se trouver avec l'ordre à moins que Talan ne l'eût rapporté dans sa cabine.

Il avait glissé les papiers dans l'enveloppe, et, deux rideaux soulevés, il s'était de nouveau, marchant sur la pointe des pieds, trouvé dans la cabine du commandant, en face du gros homme endormi et respirant bruyamment. Il avait posé l'enveloppe sur la table, entre la bouteille de vermouth et la pipe.

La fin de son quart avait été troublée par la découverte. Le lendemain il y avait encore pensé et s'était plusieurs fois posé la question : y a-t-il eu un contre-ordre ? Le surlendemain il s'était occupé de problèmes qu'il jugeait plus intéressants.

Mais maintenant, dans cette baleinière que les lames de l'Arctique et le vent emportaient vers le nord-est, tandis que son épaule droite cognait contre la gauche de Talan et qu'il frottait l'un contre l'autre ses pieds pour les dégourdir du froid, maintenant qu'il doutait que la position du « Nevada » torpillé eût été correctement reçue par le « Tiger », qu'il s'était représenté la chambre de navigation du croiseur anglais et qu'il avait pour ainsi dire entendu le commandant de ce navire exprimer sa décision de rechercher les rescapés sur la route fixée par les ordres, il y pensait de nouveau et il était atterré.

Talan avait-il reçu un contre-ordre ou non ? Le « Nevada » au moment du torpillage se trouvait-il ou non sur la route tracée par l'amiral qui commandait ce secteur de mer ?

Hamm se tourna vers Talan comme pour l'interroger. Talan seul aurait pu répondre aux questions que se posait Hamm. Mais c'était fini. Sa face meurtrie était figée par l'hébétude, et il n'aurait desserré les lèvres que pour réclamer du cognac.

Alors il vint à l'esprit de Hamm cette idée que, si un contre-ordre n'avait pas été donné aux instructions officielles, « cette route vers le nord-est que suivait la baleinière et qui, dans ce cas-là, rapprochait les naufragés du point où ils auraient dû se trouver, avait un sens ».

Et c'était son seul espoir.

CHAPITRE VII

E mât de misaine mis en place et le foc établi, le second maître Michel et le matelot Creach, de Saint-Nazaire, s'étaient installés à l'entrée du trou triangulaire que formait le court gaillard, la partie de la baleinière la mieux protégée qui se trouvait.

Accroupis, Michel se tenait à gauche et Creach à droite.

Le second maître avait retiré de son baluchon, à l'abri sous le gaillard et bien garni en vêtements chauds, en vivres et en cognac, une chemise, des caleçons, un tricot, des chaussettes de laine et les avait fait passer aux gens de la machine.

— Attrapez. C'est pour Antomarchi. Habillez-le.

La nuit venue et le fanal allumé et fixé au fond un peu en arrière du mât, Michel s'était lui-même glissé sous le gaillard et serré dans une couverture.

— Creach. Je vais essayer de dormir. Tu me réveilleras si tu t'aperçois que quelque chose ne va pas. Si tu les vois bouger à l'arrière, tu n'as qu'à m'allonger un coup de pied.

Les deux hommes étaient là à leur poste, ayant à veiller sur le vent et sur la voile, à portée des étais et des haubans, qu'une rafale trop violente pouvait rompre, et de l'écoute de foc.

Michel voulait vivre. Il se refusait à mourir de froid ou noyé.

C'était cette volonté, ce vouloir, de ne pas laisser la peau, la chair et les os dans l'océan Glacial Arctique qui l'avait, alors que tout allait à l'abandon, que deux ou trois hommes seulement avaient placé un aviron aux tolets, jeté à l'arrière pour mettre en place le gouvernail.

Il s'était assis, la barre en main, bien décidé à conduire le canot quelque part, du moins à le maintenir à flot jusqu'à l'arrivée d'un secours.

Et s'il n'y avait plus eu qu'un naufragé vivant, que ce fût lui.

Comme Hamm Michel était un homme de quarante ans, mais de petite taille, trapu et musclé. Il était le fils d'un pêcheur marseillais et avait été porté au rôle de la barque avant quinze ans. Il avait plus de vingt ans de navigation.

Son père l'avait dégrossi, lui avait appris à manœuvrer une embarcation à voile, à utiliser le vent, à se servir de ses mains. Puis il l'avait confié à un ami, maître d'équipage sur un messageries maritimes.

Dès le premier voyage Michel avait fait du commerce. On lui avait montré. On lui avait dit : « Ici tu achètes cela. Tu le revendras à la prochaine escale. Tu gagneras 5 francs. Tu n'as pas d'argent. On va t'en prêter. Tu rembourseras peu à peu avec les bénéfices. »

Michel avait quitté les lignes de l'Extrême-Orient pour les lignes de la Méditerranée et, plus tard, celles-ci pour les routes de l'Atlantique du Sud.

Il était devenu parmi les inscrits maritimes une sorte de bourgeois. Il habitait à Marseille, à la rue Sainte-Pauline, un petit appartement bien meublé dont il était fier. Il ne sortait plus, comme son père, en toile bleue et coiffé de la casquette à la visière brodée, mais vêtu d'un costume de drap et couvert d'un chapeau de feutre.

Il avait mis de côté un beau paquet de billets de banque. « Honnêtement gagnés », ne manquait-il pas de dire lorsque par aventure il se confiait.

Il lui était arrivé de s'entendre avec le patron d'un remorqueur pour rompre une aussière neuve et la rompre de nouveau plusieurs fois. Il en vendait les morceaux. Il y avait longtemps de cela, et c'était à bord d'un navire d'armateur. Les compagnies sont plus strictes et se chargent elles-mêmes de liquider le matériel avarié.

Il était second maître. Il avait été magasinier sur des bâtiments de moindre importance. On ne regarde pas de trop près le métrage de la toile et des filins embarqués. On compte largement le nombre des pots de peinture et d'huile de lin apportés à bord. On évalue d'un coup d'œil l'importance du lot des remorques, du grelin et du filin dont on se défait. Le second capitaine signe les bons en toute confiance et le magasinier reçoit une enveloppe. C'est vieux comme le monde. « Une sort de supplément de solde, disait Michel, qui n'est pas soumis aux retenues de la Caisse des gens de mer. »

Dans les ports d'Espagne il achetait des canaris royaux par dizaines, qu'il protégeait du froid, du vent trop violent, des averses diluviennes du pot au noir, qu'il défendait contre les rats. D'ailleurs il les aimait. Il s'asseyait sur le pont à côté de leurs cages, les regardait, les amusait d'une paille et les écoutait. Il les revendait un bon prix à Rio de Janeiro ou à Santos.

Il transportait des liqueurs alcoolisées de Tanger à Marseille.

Il passait du tabac en fraude.

A l'heure des Invalides, alors qu'un officier s'emploie comme gratte-papier ou démarcheur d'assurance, Michel achèterait sur les quais de Marseille un bistro.

— Marthe, avait-il dit à sa femme un midi en se mettant à table. On nous envoie en mer Blanche, à Archangel. On passe le cap Nord. On navigue dans l'océan Glacial Arctique. On ramènera des troupes russes.

— C'est pas fait pour toi ça, Michel. Des pays de sauvages. De la glace. Des ours. Ecoute-moi. Fais-toi porter malade. Tu trouveras un embarquement pour Buenos-Aires ou Rio.

— Je ne peux pas faire ça. J'aurais l'air d'avoir peur. Des bateaux de Marseille sont allés à Archangel et en sont revenus... Puis il y a autre chose. Là-bas les fourrures sont pour rien ; des renards, des peaux de renne, des peaux d'ours. Ça se vend bien ici. Il y a de l'argent à gagner et peu de risques. Pour débarquer, tu montes à bord avec ta sœur. Vous mettez chacune un renard sur les épaules. Vous revenez le lendemain. Pour les autres peaux, on s'arrangera.

— Combien de temps dure le voyage ?

— On parle de trois mois. Je prendrai du cognac avec moi. Du bon marché. On m'a donné le tuyau. Pourvu qu'il y ait écrit « cognac » sur l'étiquette. Tu sors un billet de la réserve. Avec le cognac ça fait dix. Mettons huit. Mettons sept s'il y a de la casse ou trop de surveillance. J'achète pour 7.000 francs de fourrures. Même si le diable se met en travers, ça fera dans les 40.000 ici. Et avec quoi ? Avec 1.000 francs au départ.

Michel avait ajouté après un moment de silence :

— Mon père était allé à Archangel à bord d'une canonnière. Il en parlait toujours.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Il y a si longtemps ! Il parlait de la solitude, du silence, du soleil qui se montre une heure à peine au-dessus de la ligne de l'horizon. Ou bien c'est le contraire et on le voit à minuit. Et la ville ce n'est pas comme ici, pas comme Rio. C'est tout en bois, les maisons et les trottoirs, sauf les églises, qui sont... Ah ! J'ai oublié. Je me souviens seulement que mon père parlait souvent des églises.

Michel ne s'était pas fait porter malade.

Et ses voyages depuis un an pour ravitailler l'armée d'Orient, en Méditerranée pourrie de sous-marins, n'étaient pas drôles.

Il allait se tirer de là. On prétendait que dans le nord, au delà d'un certain degré de latitude, il n'y avait plus de sous-marins.

On mettrait le cap au Nord. Ce que le père, assis à l'arrière de la barquette, tenant la barre, l'œil sur la voile, racontait sur l'océan Glacial, sur la mer Blanche, sur Archangel reviendrait à la mémoire du fils.

En quittant Brest, où le « Nevada » avait fait escale, il avait semblé à Michel, qui comptait plus de vingt ans de navigation, que pour la première fois il prenait la mer.

MICHEL avait mangé du pain garni de pâté et des biscuits. Il avait bu comme les autres du thé très chaud et du cognac, beaucoup de ce mauvais cognac acheté pour les Russes.

Il s'était trouvé de quart au moment de l'attaque tandis que Creach était de veille. Il n'avait pas eu besoin de s'habiller comme les hommes que le canon avait surpris en plein sommeil.

Il était couvert de vêtements qui, secs, eussent été chauds. Mais mille fois les embruns avaient claqué sur son ciré et vingt fois la lame lui était passée par-dessus tandis qu'il travaillait à mettre en place le gouvernail. Il avait arraché le serre-tête tricoté par sa femme qui lui glaçait le crâne, et l'eau avait durci les gilets et les caleçons de laine, la large ceinture duveteuse plusieurs fois enroulée autour du corps et les épais chaussons dans les galoches.

Sous le gaillard de la baleinière il s'était couché sur le côté gauche, et sa tête heurtait le bras qui lui servait d'oreiller. Les rudes chocs subis depuis l'alerte, les coups de canon, le torpillage et l'engloutissement du navire, puis la mise à l'eau de la baleinière, la crainte d'être noyé, d'être tué l'avaient affaibli. Ce n'était pas l'eau de l'Arctique qu'il entendait étreindre étroitement la coque de l'embarcation et, parfois encore, s'abattre à bord en pluie drue, mais des milliers d'énormes rats grisâtres, serrés les uns contre les autres au point de ne former qu'un corps attaquaient le bois des dents et des griffes.

Et lorsque Michel remontait les genoux contre la poitrine, serrait davantage les talons contre les fesses et déplaçait les épaules, c'était pour échapper aux rongeurs qui mordaient dans sa chair.

Il s'était passé sur la passerelle une chose qu'il n'avait pas comprise, qu'il faudrait éclaircir. Mais qui la tirerait au clair et quand ? se demandait-il.

Un peu après minuit, de veille, se trouvant à l'angle gauche de la passerelle, il avait aperçu sur l'eau à quelques centaines de mètres par le travers du navire, un feu, un feu blanc. Et tout de suite il avait été angoissé. Un feu sur l'eau, au ras de l'eau ! Un pêcheur ?

Michel savait lire une route sur une carte. Il suivait celle du « Nevada » par les points que les lieutenants calculaient. Un pêcheur à près de 80 milles de la terre ! Il est vrai qu'il ignorait tout de la navigation dans ces parages.

Mais ce feu était trop blanc, trop fixe. Le feu d'un pêcheur est jaunâtre et clignote. C'est une flamme dans un fanal tenu à bout de bras, dont le vent se joue. Il faut que l'air soit bien pur pour qu'on le distingue à plusieurs centaines de mètres, et la visibilité était mauvaise.

Ce feu blanc était électrique et il se déplaçait à la vitesse même du « Nevada ».

Le lieutenant Siccardi, alerté, l'avait longuement examiné à la jumelle, et Michel n'avait plus regardé le feu, mais le visage de l'officier, dont le profil était serti par la lueur qui filtrait du compas.

S'il n'y avait pas eu doute, et le doute c'était déjà le danger, l'examen ne se serait pas prolongé.

Michel s'était attendu à l'ordre que lui avait donné Siccardi.

— Réveillez le commandant. Dites-lui qu'un feu est en vue. Priez-le de se lever.

— Un feu ! avait grogné Talan assis sur le lit. Et c'est pour un feu qu'il me réveille !

C'était la seule fois que Michel eût ainsi vu le commandant, tel Neptune sortant de l'onde, le torse velu à demi-nu émergeant du désordre des draps, le cou plusieurs fois plissé aussi large que le bas de la tête, la barbe hérissée, la bouche noire, la ligne ovale du crâne se devinant sous les cheveux rares, et, dans l'œil de hibou enchâssé dans la paupière cornée, ce mépris pour l'homme debout devant lui et pour l'officier qui avait troublé son sommeil.

Talan avait saisi sa pipe sous la table et cinq minutes plus tard il était apparu dans la timonerie.

A l'alidade Siccardi suivait le feu blanc qui se déplaçait selon une route strictement parallèle à celle du « Nevada ». En arrière de ce feu, un autre, d'une intensité moindre, s'allumait, s'éteignait, se rallumait.

— Il a dû nous repérer au son, avait dit Siccardi.

Talan n'avait pas manifesté, même par un haussement des épaules, qu'il eût entendu. Talan ne voyait que ce qu'il voulait, n'entendait que ce qu'il voulait. Il avait tiré sur sa pipe et on avait vu briller dans sa moustache des gouttes de vermouth. Il avait demandé :

— Que veut-il savoir ?

— Notre nom.

— Quelle langue parle-t-il ?

— Anglais.

— Envoyez un homme au poste alerter les radios.

Courant vers le poste, Michel s'était rassuré. « Du moment qu'il parle anglais ! » Et il avait dit au chef opérateur :

— Il parle anglais, mais il vaut mieux prendre ses précautions. Le commandant vous demande de vous tenir prêt.

Il avait même allumé une cigarette, car là-haut il était défendu de fumer, sauf... à Talan.

Il avait retraversé le pont sans se presser, la cigarette aux lèvres, tirant dessus, mais la cachant dans la main. Inquiet cependant il se disait encore : « Un Anglais. Mais si c'était une ruse. » « C'est alors qu'il avait cru voir s'allumer au moins une fois l'ampoule fixée sur le toit de la timonerie, comme si pendant son absence on eût répondu par signaux lumineux... à l'Anglais. »

Mais où était celui-ci ? Il avait disparu. Il avait éteint ses feux. Il était quelque part dans l'obscurité. Si c'était un Allemand occupé dans le moment même à régler la direction d'une torpille !

Michel avait été de retour sur la passerelle tandis que Talan changeait de route et signalait à la machine d'avoir à donner toute sa puissance. Talan lui aussi craignait que ce ne fût pas un Anglais. Il avait peur de la torpille.

Le coup de canon n'avait pas tardé.

MICHEL avait ouvert les yeux. Pourquoi s'efforcer de dormir ? Il fallait au contraire lutter, réagir, chasser ces phantasmes qui, de l'eau et du froid, faisaient des rats rongeant la coque de la baleinière et votre chair, qui chuchotaient à votre oreille des bouts de phrases de délire, qui au milieu d'un feu d'artifice faisaient danser des silhouettes humaines grosses comme le pouce.

Il se plaça de manière à voir son compagnon.

— Tu dors, Creach ?

— Non.

— Veux-tu boire un coup de cognac ?

— Pas de refus.

Michel, à bord, n'avait jamais tenu conversation à Creach, un de ces matelots de l'Ouest butés et ivrognes, disait-il. Mais, tout à coup, il était bien content de l'avoir à son côté, de lui parler, de l'entendre répondre, de voir dans la lumière du fanal posé entre eux ce visage malfaçonné, grossier même.

Michel, qui fouillait dans son sac, fit passer par-dessus bord une bouteille vide de cognac qui fut tout de suite happée par une lame comme par une main, puis une deuxième. Il en sortit une troisième, dont il fit sauter le bouchon et à même laquelle il but.

— Tu en as bien, murmura Creach la recevant.

— Il y en a encore plus au fond de l'eau. Trois caisses entières.

— Qu'est-ce que tu voulais en faire ?

Le second maître dédaigna de répondre. D'ailleurs, ç'aurait été inutile ; Creach buvait, longuement, si longuement que Michel crut bon de poser la main sur son poignet.

— Ne sois pas goulu. Il y en a encore, il faut tout de même penser à demain, à après-demain...

— Tu crois que nous allons rester ici longtemps ?

— Pose la question à ces messieurs de l'arrière.

— Tu ne sais pas ?

Michel haussa les épaules. Il demanda :

— Qu'est-ce que tu faisais avant d'embarquer sur le « Nevada » ?

— Les charbonniers. Mais, avant, la voile, les quatre-mâts de la compagnie Bordes. J'ai fait aussi la pêche à Terre-Neuve, dans les doris. Fais-moi boire encore un coup de cognac.

Ils en burent un tous les deux.

— Tu as fait la voile pendant longtemps ? interrogea Michel.

— Les nitrates du Chili pendant quinze ans.

— Tu es marié ?

— Oui. J'ai six gosses.

Michel étouffa un juron.

— Et la pêche ?

— La grande. Terre-Neuve. Sept ans.

Ils étaient, pour se parler, les mieux placés de la baleinière, le mât entre eux, se touchant cependant de l'épaule maintenant que Michel s'était assis, leurs têtes parfois se heurtant, et encore la lumière du fanal jouait sur leurs visages de sorte que, distinguant leurs traits, ils se comprenaient mieux bien que parlant à mi-voix. Le vent chargé de gouttelettes d'eau glacée passait par-dessus eux, frôlant leurs têtes, et il y avait devant eux une zone de calme sans tourbillon.

Michel souffrait moins. Il se sentait bien de parler, d'échanger quelques mots, même avec Creach. Il n'entendait plus les rats ronger la coque. Il sentait moins leurs morsures dans sa chair.

Creach lui dit comment le matin on sautait dans le doris amené sur le dos de la longue houle grise, lorsque le roulis du voilier et le mouvement de la lame combinés vous mettaient à la portée, non pas vêtu, mais couvert d'une espèce d'armure, la tête enfoncée dans un casque de toile huilée, le corps serré dans des épaulières, une cuirasse, des cuissards et des jambières de toile huilée. On ne pouvait faire d'autre geste que nager, remonter la ligne et épuiser l'eau. On était deux hommes seuls au ras de l'eau, pris comme des poissons dans une sorte de bocal dont les parois étaient de la brume.

— Sept campagnes de cinq mois. Passe la bouteille.

— Elle est vide.

— Débouches-en une autre.

Il faisait moins froid. Il y avait bien sûr cette chaleur interne que donnait l'alcool, mais le vent moins violent ne piquait plus autant. La mer ne déferlait plus. Moins fréquemment les embruns s'abattaient à bord.

— Ecoute, Creach, fit Michel après avoir bu un autre coup. Souviens-toi. Tu te trouvais sur la passerelle quand j'ai aperçu le feu en mer. Tu venais de quitter la veille et cherchais un coin au chaud pour dormir. Je t'ai dit : « Préviens le bosco. Va dans le poste, réveille les camarades et reviens ici. »

— J'ai pas eu le temps de remonter sur la passerelle. Le bosco n'a rien voulu savoir. Il m'a répondu : « Fous-moi la paix avec ton feu ! » Les camarades m'ont mal reçu. Je les ai réveillés tout de même à coup de tampon.

— Mais, quand tu es ressorti du poste, tu n'as rien vu sur la passerelle ?

— Non. J'ai traversé le pont promenade. J'ai grimpé sur le pont des embarcations. Je me suis joint à des hommes qui couraient avec un fanal, et il y en a un autre qui s'est jeté sur nous, qui a arraché le fanal à celui qui le portait. On a essayé de mettre une baleinière à la mer. Alors la calle III a explosé, et ce n'est pas beau ce que j'ai vu !

DANS le deuxième compartiment, à gauche, Gabriel, l'Espagnol, se tenait accroupi, son manteau par-dessus la tête. Un banc seulement le séparait de Michel.

Gabriel ne dormait pas et écoutait distraitement les mots qu'échangeaient les deux hommes du pont.

Une affaire importante l'occupait.

C'était une grande chance pour lui, estimait-il, de se trouver dans la même baleinière que Desjardins.

Il n'avait pas suivi le restaurateur. Il n'avait rien fait pour être son compagnon. Il avait même été surpris de reconnaître — et il ne l'avait pas reconnu tout de suite à cause des vêtements passés les uns sur les autres et de l'ample manteau qui recouvrait le tout — dans l'homme accroupi devant lui le chef de service du restaurant, son propre chef.

Il ne l'aimait ni ne le détestait.

Mais il n'avait pas les yeux dans sa poche.

Avant le départ de Marseille il avait vu arriver sur le quai des camions chargés de sacs, de tonneaux, de boîtes de conserves qui avaient été chargés à bord du « Nevada », et Desjardins avait réglé les factures. Desjardins avait sorti de ses poches et de son portefeuille des liasses de billets de banque.

A Brest, plusieurs fois, en plein jour, Desjardins s'était fait accompagner chez les fournisseurs : bouchers, poissonniers, marchands de légumes en gros, par Gabriel qui devait se charger d'un colis ou surveiller une livraison.

Gabriel dans des arrière-boutiques, avait assisté à des colloques, à des débats de comptes. Il avait vu encore les poches et le portefeuille de Desjardins se décharger de billets. Mais aussi il avait vu des billets rentrer dans les poches et le portefeuille.

Il avait compris : le restaurateur était le grand trésorier du navire. Beaucoup d'argent était déjà parti. Il en restait beaucoup, pour la Russie, pour le retour, pour des avances à l'équipage.

Il y avait encore les gains personnels de

Desjardins, que Gabriel estimait considérables.

A Brest un homme s'était présenté à la coupée juste à un moment que Gabriel s'y trouvait et avait demandé à voir le restaurateur. Gabriel l'avait guidé dans le dédale des coursives jusqu'à la cabine de Desjardins, et, la porte n'étant pas fermée, le garçon, qui ne s'embarrassait pas de convenances, l'avait poussée sans y frapper, découvrant le restaurateur debout devant le coffre-fort découpé dans une cloison blindée.

Desjardins en avait refermé la porte, pas assez vite pour que Gabriel n'aperçût pas dans le fond cette sacoche fixée dans le moment par une courroie à la taille du restaurateur.

Gabriel avait été surpris par l'attaque sans avoir préparé un ballot de vêtements. Le premier coup de canon l'avait jeté au bas de la couchette. Il avait eu juste le temps de s'habiller, de passer un manteau sur ses vêtements et de saisir son gilet de sauvetage.

Même au moment que la cale III explosait et plus tard lorsque l'embarcation sans guide avait été saisie par les lames, il n'avait pas douté qu'il se tirerait de l'aventure. Il n'en doutait pas. Il se disait même qu'avec un peu de chance l'aventure l'enrichirait.

Il avait imité d'instinct Michel et Creach lorsque ces deux avaient délié des avirons. Il en avait placé un à un tolet comme il les voyait faire et il avait courbé le dos sous les paquets de mer et les embruns.

Il n'avait pas de réserve de vivres et d'alcool. On lui avait passé un morceau de pain, une boîte de conserves, une bouteille, et il avait bu et mangé comme les autres. Il avait eu sa ration de thé et de biscuits.

La chaleur qu'il avait donnée à son corps avait séché son linge, son tricot, ses habits. Il frissonnait cependant. Mais il se savait solide. De même que dix fois dans des bagarres sans trop d'importance il avait eu confiance dans ses muscles, il avait confiance dans son cœur, dans ses poumons. Tandis que Desjardins...

Il ne voyait pas la masse informe et ramassée du restaurateur accroupi, qui, déjà vêtu d'un pardessus, s'était enveloppé la nuit venue dans une grande couverture de laine. Il appuyait contre elle ses genoux et la sentait osciller.

Il entendait les petits cris qui s'échappaient de cette masse molle lorsqu'encore une giclée d'embruns fouettait les corps, et les gémissements presque continus qui sans doute soulageaient l'homme sans volonté, sans courage, désespéré qui souffrait du froid, qui était malade, qui était écœuré par la mer.

Gabriel avait vu Desjardins, avec cette sacoche de cuir qui ballottait sur ses cuisses comme une vessie, manier l'aviron, puis comme les autres écoper l'eau. Il l'avait vu accroupi, les pieds et les mains dans l'eau, maladroit, plusieurs fois renversé par les coups de tangage. Il l'avait entendu pleurer.

Et Gabriel écoutait attentivement les gémissements de Desjardins qui le troublaient. Ces gémissements s'espaçaient, s'atténuaient, lui semblait-il.

Les forces de Desjardins diminuent-elles, se demandait le garçon, ou seulement le besoin de dormir domine-t-il la peur et la souffrance?

Une seule fois depuis qu'il avait embarqué — le lendemain du départ de Brest et il faisait un temps de chien, mais Gabriel n'avait pas craint la mer — il avait mis le pied sur la passerelle, envoyé par Teissère, le maître d'hôtel. (Tiens ! Je n'avais pas pensé à lui. Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir ?) Un plateau à la main, il avait dû demander à un matelot par où il fallait passer pour atteindre la cabine du commandant, qui avait téléphoné pour qu'on lui apportât le déjeûner.

Il avait traversé la timonerie et la chambre de navigation, jetant un coup d'œil autour de lui, à tout ceci qu'il voyait pour la première fois et dont il n'avait aucune idée : barre, compas, livres de navigation, cartes, chronomètres, baromètre, et il s'était trouvé en face de Talan.

Certainement il avait été le seul homme du bord à ne pas éprouver la plus légère anxiété. Ce n'était pas qu'il n'eût pas entendu parler de Talan, de sa sévérité, de ses rosseries. Mais que lui importait Talan ? Gabriel appartenait à un autre monde que celui de la mer.

D'un œil froid il avait regardé le visage boursouflé et l'informe masse de chair du maître du « Nevada », puis il s'en était retourné comme il était venu, et jamais plus il n'avait mis le pied sur le banc de quart.

LE vent du sud-ouest formait au-dessus des pavois une voûte sous laquelle les hommes accroupis se trouvaient dans une sorte de coquille dont le calme n'était rompu, rarement depuis quelques heures, que par l'intrusion brutale d'une volée d'embruns. Aussi peu des mots qu'échangeaient Michel et Creach échappaient-ils à Gabriel.

— Tu n'as pas vu un feu ? disait dans le moment le second maître. Tu sais, la lampe sur la timonerie, pour les signaux ? Tu ne l'as pas vue allumée ?

— J'ai pas regardé, répondit Creach. Je te l'ai déjà dit...

— Ils l'ont allumée, reprit Michel. Ils ont été trompés. Ils pensaient que c'était un Anglais. Ils ont répondu. Alors l'autre nous a repérés et a tiré.

Gabriel, soudain intéressé, s'avança un peu pour mieux entendre. Il devinait l'inquiétude du second maître, qui interrogeait, qui procé-

dait à une sorte d'enquête, qui cherchait à savoir.

— Il avait pas eu besoin d'un feu pour nous repérer. Il a pas eu besoin d'un feu pour nous torpiller, rétorqua Creach.

— Si tout de suite on avait viré de bord sans discuter il ne nous aurait pas eus.

— Possible.

— Sûr. Ecoute, Creach. Pourquoi navigue-t-on sans feu cette nuit ? L'autre nuit on a fait la bêtise. Moi, je l'ai vue, la lumière. (Il n'en était pas certain, mais il affirmait pour dissiper son doute.) Et maintenant il faut dissimuler le fanal, il faut le placer de manière qu'il éclaire seulement le foc. Et qui nous verra ? Qui nous ramassera ?

« Il croit, se disait Gabriel, qu'une faute a été commise. Il craint que la baleinière ne soit pas aperçue d'un navire naviguant dans les parages. Il redoute que de plusieurs jours et nuits elle ne reçoive pas de secours. »

Cela pouvait-il être favorable à son dessein? Ce qui s'était passé avant le torpillage ? Non. Mais ce qui pourrait se passer dans les jours à venir ?

Gabriel appuya davantage les genoux contre le dos de Desjardins.

Combien de nuits et de jours celui-ci vivrait-il encore ? Le mieux serait qu'il mourût avant l'arrivée d'un secours. La question se poserait alors d'enlever la sacoche au cadavre et de la cacher.

Le dos contre les bordés, les genoux sur la poitrine, les jambes contre les cuisses, montant et descendant avec l'embarcation, l'Espagnol était là comme dans la nuit d'un mauvais wagon qui gémit et cahote, et ses pensées oscillaient un peu d'un côté et de l'autre du même point, aiguille d'une boussole affolée.

S'il arrivait à Marseille avec cette sacoche, du moins avec les billets et l'or qu'elle renfermait ! Et il se voyait avec du beau linge, des vêtements bien coupés, des souliers fins, des bijoux d'or, bien rasé, les cheveux taillés soigneusement, assis à la terrasse d'un café du Cours, avec une femme, peut-être deux, qu'il protégeait, qui « travaillaient » pour lui.

Il lui faudrait, lorsque Desjardins mourrait, agir vite, de son couteau trancher la ceinture de cuir, s'emparer de la sacoche, la vider et la faire disparaître par-dessus bord.

Car le lieutenant, s'apercevant de l'immobilité du restaurateur, viendrait, déplacerait le gros corps, le palperait, l'ausculterait, et il dirait, si la sacoche était encore fixée à la ceinture : « Desjardins est mort. Nous allons nous débarrasser de lui. Je prends son argent pour le déposer à la Compagnie. C'est l'argent de la Compagnie. »

Il emporterait la sacoche et la remettrait à Talan.

« La Compagnie ! Oui. L'argent serait pour eux. »

Gabriel n'avait fréquenté que des hommes qui trompaient et volaient.

Il avait assisté à l'embarquement des vivres et au chargement du navire. Et de tout cet or il n'en resterait pas un peu dans les mains des officiers ?

« Allons, allons, se dit-il, comme s'il devait se convaincre lui-même. Tu ne vas pas me faire croire qu'ils mènent cette vie de chien pour leur seul traitement ? »

Mais s'il n'avait pas le temps de soulager de la sacoche le cadavre de Desjardins ou si... Desjardins ne mourait pas avant l'arrivée d'un secours ?

Gabriel, en contact déjà par les genoux avec le corps de Desjardins, posa les deux mains sur le dos. Ainsi, lui semblait-il, il était mieux à même de juger ce qui restait de vie dans cette chair qui palpitait, qui était chaude malgré les cristaux de glace attachés aux poils de la couverture.

Etait-ce, se demandait-il, beaucoup de vie ou peu de vie ? Peu, croyait-il, une petite flamme, mais qui pouvait ne pas s'éteindre de plusieurs jours, qui ne s'éteindrait pas si le secours arrivait demain, après-demain, le jour suivant.

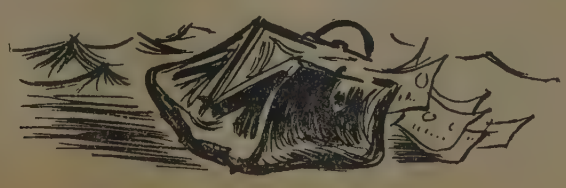
« Si je le tuais ! pensa-t-il tout à coup. Il y a si peu de vie dans cette chair, si peu de vie que ce ne serait pas tout à fait un crime comme lorsqu'on descend brutalement un homme en pleine force. »

Ce serait à peine un meurtre, un meurtre à la mesure de Gabriel.

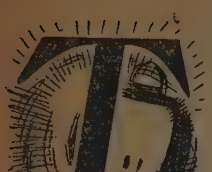
Il se disait : « Voilà. La nuit, la prochaine, la suivante, et il sera affaibli plus encore, je profiterai d'un moment où il se tournera, où il se mettra debout pour s'arranger, pour disposer autrement sa couverture. Je m'approcherai de lui comme pour l'aider. Je lui parlerai. Je le toucherai. Je lui demanderai de s'appuyer sur moi. Au coup de roulis je lui arracherai la ceinture et lui ferai perdre l'équilibre. Je le basculerai. Je le chavirerai. Je crierai aussi... pour alerter. Il sera vite mort. »

Alors Michel dit :

— Ecoute Creach. Moi, je ne veux pas laisser la peau ici. On va hisser le fanal. Mets-le en place à mi-mât. Arrivera ce qui arrivera.



CHAPITRE VIII



OUT à coup Hamm remarqua — et il en fut surpris — qu'il éprouvait une sorte de bien-être.

Ce n'était pas qu'il eût cessé de souffrir. Sa manière de se tenir, le dos rond, la tête basse, les bras croisés, les mains sous les aisselles, les cuisses serrées, les pieds se frottant l'un l'autre, le protégeait peu du froid.

Le vent et les embruns enveloppaient sa chair comme d'un linge glacé.

Il avait mal au cœur au point de croire que s'il eût vomi il eût arraché ses entrailles.

Cependant pendant un long moment il n'avait pas pensé à sa souffrance. Il l'avait dominée. Il la dominait encore.

Depuis une heure, deux heures il s'était fait une espèce de séparation entre le corps et l'esprit.

Cela avait commencé à l'instant que Hamm — Talan pansé — s'était assis au fond de la chambre et avait ouvert son carnet pour y noter les péripéties du naufrage et la fuite de quelques hommes.

Ce geste d'ouvrir le carnet et de saisir — avec quelle difficulté ! — le crayon avait été la frontière entre les deux périodes.

Avant et depuis la seconde que Hamm avait été réveillé par la sonnerie du chadburn, il avait fallu agir constamment : s'habiller, courir jusqu'à la passerelle, s'agenouiller au côté de Siccardi, porter un ordre aux radios, fuir le navire sur le point de sauter et de couler, tirer sur un aviron, mettre le gouvernail en place, ramener Talan à la vie, soigner Antomarchi, faire exécuter les ordres du commandant, visiter les coffres, préparer le thé.

Après, l'esprit seul avait travaillé.

Après, Hamm s'était pour ainsi dire trouvé seul comme « autrefois » dans sa cabine.

L'obscurité avait caché les hommes. Il s'était assis au fond de la chambre, le fanal entre les jambes, et l'on aurait pu croire qu'il ne voyait que la page jaunâtre et le crayon entre ses doigts gourds.

Mais il s'était tout de suite posé une question : « Que s'est-il donc passé sur la passerelle pour que j'aie entendu la sonnerie avant le coup de canon ? » Et se la posant il avait revu le banc de quart du « Nevada ».

Puis, au moment qu'il allait noter la route de la baleinière, il avait fermé le carnet. Une route n'a un sens que si elle conduit quelque part, et devant les yeux du marin s'étaient heurtées les houles désertes du grand Nord.

Puis encore, tandis qu'il se tenait assis dans le poste de radio, la main de l'opérateur traçait ces mots : « Mauvaise réception. Répétez. » Quelques instants plus tard Hamm détaillait le visage jamais vu du commandant du « Tiger », qui disait : « Si nous connaissions le jour que le « Nevada » a doublé le cap Nord. »

Cette phrase avait suffi pour que Hamm se retrouvât dans la timonerie du steamer coulé en train de feuilleter les ordres de route secrets. Il s'était dit : « Si Talan a désobéi, et dans ce cas seulement, notre route vers le nord-est a un sens. »

Avant que Hamm ouvrît le carnet tout avait été action. Après tout avait été pensée. Et c'est en partie pour cela qu'il éprouvait une sorte de bien-être.

En partie seulement, car il fallait envisager ce qui suivrait. Et ce qui suivrait, se disait Hamm, dans le cas où la route suivie, la route imposée par la mer, n'aurait pas de sens, pourrait être pire que ce qui avait précédé.

Ces heures de nuit, malgré le froid, malgré les embruns glacés, malgré la douleur, étaient une trêve.

Maintenant Hamm se tenait assis sur le banc à côté de Talan, et son regard allait du foc rougeâtre qui dansait au rythme de la grosse houle, au ciel où, ici et là, à la pointe d'un nuage invisible qui tout de suite les cachaient pour en dévoiler d'autres, apparaissaient deux ou trois astres.

Le vent était moins violent, et cette atténuation de la puissance du vent suffit pour donner un peu d'espoir à Hamm.

Se pourrait-il, se mit-il à penser, que ce cauchemar eût une fin... heureuse, que, après un jour, deux jours, trois jours, de cette navigation de damnés ils fussent sauvés ? Se pourrait-il que les marins anglais missent la main sur eux et que plus tard, rescapés comme il en avait vu parfois, vêtus de pantalons et de vestes qui ne leur appartiennent pas, ils débarquassent sur les quais de Marseille ?

Ouvrirait-il de nouveau la porte de cette chambre où il se reposait quelques jours entre deux voyages et à laquelle en mer il pensait souvent parce qu'elle était la réserve où depuis quinze ans il accumulait les livres et les papiers pour plus tard... pour le temps des Invalides ?

Hamm se mit à penser à Marseille.

Se pourrait-il que de nouveau il y rencontrât dans la rue de la République Talan au bras de son épouse ?

Eh bien, malgré tout ce qui s'était passé et se passerait dans cette baleinière, malgré les sourires de remerciement devinés sur le visage du commandant, bien qu'il eût été ému

par le poids sur sa poitrine de cette tête d'homme blessé, Hamm se détournerait.

Il était difficile de concevoir, pensait-il, que tandis que le « Nevada » avait si brutalement disparu la vie continuât à Marseille. Ils étaient quatorze dans une embarcation perdue. Il avait découvert et pansé Talan, ranimé Antomarchi, Camille pleurait, Desjardins se tenait en boule, immobile, le vent du sud-ouest emportait la baleinière, le foc montait et descendait à la lame, Hamm serrait et desserrait les mains pour les dégourdir ; dans le même moment, à Marseille, des hommes et des femmes s'asseyaient à un café et commandaient un apéritif ou un digestif.

« Inimaginable ! » murmura Hamm, dont la tête alourdie s'inclinait peu à peu sur la poitrine.

Avant le départ il avait, toujours pour le compte de Siccardi, retiré le rôle à l'Inscription maritime. Et voici qu'il se trouve dans la cour de cette administration, parmi la foule des navigateurs arrivés de la veille ou sur le point d'appareiller, ou en instance d'embarquement, certains attendant leur tour à la porte du médecin, quelques-uns comptant l'argent de leur solde, d'autres sollicitant une audience du chef du quartier.

Hamm passe au milieu d'eux et pousse la porte d'un bureau. Justement le commis est seul, la calotte sur la tête, les manchettes de lustrine aux avant-bras, qui met de l'ordre dans les papiers.

« Vous ne me reconnaissez pas ? lui dit-il. Non ? Je suis Philippe Hamm, le second lieutenant du « Nevada ». Vous savez bien ? Le « Nevada » parti pour la mer Blanche. Eh bien, il a été coulé au grand large d'Alexandrovsk. Nous nous trouvons quatorze naufragés dans une baleinière, par gros temps, et je ne sais pas si Talan tiendra le coup. Les autres ? Dieu seul sait ce qu'ils sont devenus. Bien le bonsoir. »

Hamm sursauta, releva la tête, ouvrit les yeux et fixa cette espèce de flamme rougeâtre qui s'élevait de la pointe de l'embarcation. Ce ne fut que pour un instant.

De nouveau il est à Marseille, rue de la République encore, et au passage une mince jeune femme qui le croise le regarde longuement dans les yeux. Lui, Hamm ? Cela est extraordinaire. Cela ne lui est jamais arrivé. Il est troublé. Et tout à coup il se souvient. Cette jeune femme, il la connaît. Trois mois plus tôt, se tenant à cette même place... avec Siccardi...

Hamm s'arrête, fait demi-tour, se lance à la poursuite de la femme et la rejoint. « Excusez-moi, madame. Vous rappelez-vous ce jeune capitaine au long cours ? Non, vous ne l'avez pas oublié puisque vous m'avez regardé avec une telle insistance. Je l'ai quitté sur la passerelle du « Nevada », qui a coulé. Il avait le visage arraché par un éclat d'obus. »

Mais tout se brouillait. Cette rue lumineuse de Marseille s'embrumait. Les images devenaient plus nombreuses, se succédaient rapidement et n'avaient plus aucun sens. Elles formaient un film monté par un enfant qui aurait collé les uns aux autres des bouts de pellicule ramassés dans la poubelle d'un studio.

Hamm entendait des voix et y répondait. Il entendait même une musique.

Brusquement il fut assailli. On le frappait. Quelqu'un le bourrait de coups dans les côtes. Il crut que c'était Desjardins. Il crut que de nouveau le restaurateur, craignant qu'il ne lui volât la sacoche, le battait du poing.

IL fit un effort désespéré pour se tirer du bourbier dans lequel il s'enlisait, pour s'arracher au sommeil et y parvint. Il saisit le fanal et se mit debout.

— Commandant. Commandant.

Une tempête bouleversait le visage informe de Talan. Les joues se gonflaient et se creusaient. Les lèvres découvraient et couvraient les longues dents jaunes. Comme venues des profondeurs, des bulles couleur de sang éclataient, semblait-il, dans la boue des yeux.

— Commandant. Qu'y a-t-il ?

Hamm prêta l'oreille pour découvrir le sens du grognement que déformait encore un râle qui gonflait le cou du capitaine. Il comprit.

— Dormiez, Hamm. Dormiez. Fanal. Faites amener fanal à l'avant.

Il regarda le foc.

Ces imbéciles — sans doute Michel et Creach — avaient hissé le fanal à mi-hauteur du mât pour qu'il fût aperçu du large.

— J'y vais, commandant, tout de suite.

Après être deux ou trois fois tombé lourdement, après avoir peiné pour retrouver l'équilibre et avoir arraché des cris aux dormeurs allongés, il atteignit Michel et Creach, au pied du mât, et le second maître tenait par le col une bouteille de cognac.

— Pas de feu. Amenez le fanal. Disposez-le au fond, comme il était avant.

— Pas de feu, rétorqua Michel. Mais qui saura que nous sommes ici ? Qui viendra à notre secours ?

— Est-ce vous qui commandez, cette nuit ? Amenez le fanal, c'est un ordre du commandant.

Michel but longuement. Puis :

— Creach, amène le fanal.

Il tourna la tête vers Hamm.

— Mais, vous savez ? Tout sera dit à qui de droit...

— Vous n'avez jamais entendu parler de sous-marins qui tirent sur les embarcations ?

— Et sur les navires ? Ça ne les a pas empêchés, l'autre nuit... Je m'entends. Mais tout sera dit à qui de droit, répéta rageusement le marin.

Hamm déjà avait franchi un banc et, plus maladroitement encore, s'était engagé entre les corps. « C'est idiot, murmurait-il. Il ne faut jamais leur répondre. » Une secousse violente le fit tomber et tout de suite un paquet de mer s'abattit sur lui. La baleinière semblait être devenue folle.

« Que se passe-t-il à l'arrière ? grogna Hamm s'efforçant de se mettre debout. Est-ce qu'il a lâché la barre ? » Sous lui deux hommes hurlaient, croyant que le canot sombrait. Le lieutenant appuya la main droite sur l'épaule de l'un, la gauche sur le ventre de l'autre, se leva et enjamba encore un banc.

Une nouvelle embardée l'envoya tête première dans la chambre. Il saisit la barre et la redressa. La seconde suivante le foc portait et de nouveau la baleinière montait et descendait à la lame sans choc.

Hamm enfonça un pied dans le flanc de Camille.

— Lève-toi. Viens ici. Tu n'as qu'à maintenir la barre droite. Je t'aiderai.

Et le lieutenant s'occupa de Talan, qui avait roulé sur le flanc.

Il l'assit comme il l'était avant, ayant soin de bien l'adosser au pavois, de le faire peser du flanc contre la barre, de placer sous son bras gauche le morceau de bois et encore de caler le corps avec la voile plusieurs fois pliée. Puis, le fanal à la main, il le regarda.

La tempête aperçue peu avant sur le visage du commandant s'était figée. Les joues creusées soulevaient la lèvre supérieure ; l'inférieure pendait ; entre les dents apparaissait un morceau de la langue roulée et noirâtre ; l'œil que la paupière ne voilait pas, s'était éteint.

« Qu'il est laid ! » murmura Hamm disposant la cravate de laine pour qu'elle masquât davantage le visage.

Il s'assura qu'un coup de tangage plus violent ne pouvait faire basculer le corps.

— Tu peux dormir encore, dit-il à Camille.

Et il reprit sa place à la barre, épaule contre épaule avec Talan.

CHAPITRE IX

Si la main de Talan eût fermement tenu la barre, la traversée de la baleinière par Hamm, de la chambre à la proue et de la proue à la chambre, eût passé inaperçue, malgré l'ordre donné à pleine voix par l'officier à Michel d'avoir à amener le fanal et la réponse qu'y avait faite le second maître.

Mais, la main ayant lâché la barre, la baleinière avait été livrée à elle-même pendant deux, trois minutes, Hamm culbuté, et un lourd paquet de mer s'était abattu à bord.

Ainsi l'instant où Talan avait trépassé avait été marqué par un désordre et par une panique des hommes dont les rêves fangeux avaient été interrompus brutalement.

Ils ne se rendormirent pas.

Le plus atteint de tous était Desjardins, le restaurateur. Il n'était pas blessé, pas malade. Il ne souffrait pas plus que les autres, mais il avait peur. Il ressentait une peur physique.

Il était la proie de cette peur contre laquelle il ne pouvait rien, qui le dominait entièrement.

Peut-être sans qu'il le sût, sans qu'il s'en fût aperçu, son cœur n'était-il pas normal, ou son cœur était-il malade.

Il n'aurait pas fallu demander à Desjardins comment il était parvenu à quitter le « Nevada » et à s'embarquer dans la baleinière. Il ne le savait pas. Il ignorait ce qui s'était passé à bord. Du moment qu'il avait entendu le premier coup de canon, il avait éprouvé une douleur au cœur, au haut et presque au centre de la poitrine.

Ce n'était pas qu'une douleur nerveuse. Sa chair était là meurtrie comme par un coup. La plaque de liège du gilet de sauvetage qui y appuyait le faisait souffrir.

S'il n'y avait eu que la douleur peut-être s'en serait-il dégagé, l'aurait-il maîtrisée. Il semblait qu'un mal — et ce mal était la peur physique — eût pris possession de lui, se fût glissé dans son sang, déréglât ses gestes et ses mouvements, lui eût fait perdre le contrôle de sa volonté, de ses pensées.

Sa fuite du « Nevada » n'avait été qu'une lutte entre lui-même et la peur. Tout s'était passé en lui-même. Il n'avait pas couru pour se dégager des aménagements et atteindre le pont. Il n'avait pas cherché lucidement à quitter le paquebot.

Il s'était efforcé de réagir contre la paralysie de la peur. La lutte avait été atroce. Chaque geste, chaque pas en avant avaient été un gain sur la peur.

Encore s'il n'avait eu que lui à sauver. Mais son argent ! Il ne fallait pas qu'il oubliât son argent, qu'il quittât le bord sans son argent.

Il s'était vu, sans avoir honte de lui-même,

avancer vers le coffre ouvert dans une paroi de sa cabine une main qui tremblait et saisir la sacoche dans le fond. Avec les mêmes mouvements déréglés il l'avait liée à lui, non par crainte de la perdre, de la lâcher, mais parce qu'il n'était pas sûr d'être encore maître de lui l'instant suivant.

Dans la baleinière, pendant deux, trois heures, il avait éprouvé quelque chose qui avait l'apparence d'un sentiment de sécurité. Il avait eu moins peur, il avait été maître de ses mouvements. Il avait tiré sur un aviron, écopé l'eau, frappé Hamm.

C'était fini. Gabriel aurait pu l'égorger sans qu'il esquissât un geste, sans qu'il se reculât, sans qu'il criât. La peur l'avait vaincu. Il était une loque.

Inondé par le paquet de mer, bousculé par Hamm, il avait poussé un hurlement mal articulé de cauchemar.

Puis il s'était remis à gémir.

LES hommes de la machine étaient entrés dans les fonds à Brest et, jusqu'au torpillage, n'en étaient plus sortis sauf durant l'heure qu'ils passaient vers le milieu de la journée dans une partie de l'entrepont ouverte sur les côtés, à l'arrière du château central.

Pour respirer ? Pour être en contact avec l'air ? Même pas. Accroupis à l'abri des hauts pavois ils n'étaient pas souffletés par le vent et ne voyaient pas les lames, et passaient là, le long de la coque, traversant le pont, dessus, dessous, tant de tuyaux de vapeur et d'eau chaude auxquels ils s'accotaient, sur lesquels ils posaient les pieds ou une cuisse, qu'ils ne s'étaient pas aperçus de la lente avance du steamer vers le nord.

A part cette heure ils n'avaient pas quitté les étroites coursives éclairées artificiellement, qui puaient l'huile brûlée, qui comme des veines s'inséraient dans la chair même du navire, entre des cabines et le poste chauffés, les cuisines, qui se prolongeaient par les escaliers de fer plongeant dans la chaufferie, les soutes et la chambre de l'appareil moteur.

Une queue de cyclone traversée dans le sud-ouest et au large de l'Angleterre ne s'était révélée à eux que par une sorte de malaise du navire, une agitation fébrile, des oscillations plus marquées, des chocs, des secousses, des bruits sourds contre la coque. Et ils avaient dû être plus attentifs.

Au centre de la baleinière, comme des ratons dont une main a ravagé le nid, sans poils, nus, les yeux rougis, ils grouillaient et se serraient les uns contre les autres, la chair déchirée par le froid.

Ils avaient été affolés. Ils avaient fui le feu, fui le navire qui allait sauter. Ils s'étaient jetés dans cette embarcation pour se sauver du feu, et, pendant des heures, les embruns et les paquets de mer, comme des lanières de cuir garnies de plomb, les avaient fouaillés.

Ils étaient sept : chauffeurs, graisseurs, soutiers. Chacun, selon son âge, avait dix, quinze, vingt ans de mer. C'est-à-dire dix, quinze, vingt ans de navigation sans voir la mer.

Le soleil s'était montré et une journée était passée. Ils s'étaient couverts, avaient mangé et bu, mais ils étaient toujours des ratons à la rose peau démunie de poils. A l'arrivée de la nuit ils s'étaient de nouveau serrés les uns contre les autres, certains même se glissant sous les autres.

Voilà que dans la seconde partie de cette nuit ils se remuaient de nouveau, réveillés brutalement par le désordre qui avait marqué la mort de Talan. Ils souffraient moins et ils avaient faim. Ils avaient envie de boire et de fumer.

Lorsqu'ils s'étaient endormis le ciel était clair d'une certaine manière, c'est-à-dire qu'entre les nuages ceux qui avaient regardé le ciel — et peut-être y en avait-il eu deux ou trois seulement — avaient aperçu des étoiles.

A cette heure où ils ouvraient les yeux, le vent avait perdu de la force ; il était essoufflé, et le ciel s'était chargé. Les nuages sombres disparus, une ouate vaporeuse assez épaisse s'était formée à une assez grande altitude, à une altitude où l'atmosphère était calme. Et c'est pour cela qu'ils souffraient moins, parce que le vent qui pendant des centaines de kilomètres avait raboté la neige glacée de la terre avait ralenti sa course et parce qu'une chape de nuages cotonneux couvrait les flots sur lesquels ils naviguaient.

Ils s'étaient réveillés et regardaient le trou de l'avant, au-dessous du gaillard, que le fanal éclairait, et ils s'étaient tendus vers cette lumière, vers ce feu, vers cette chaleur. Ah ! se disaient-ils, si l'on pouvait allumer à bord et entretenir un vrai feu autour duquel on se grouperait !

Si après ce qu'ils ont vu ils pouvaient être encore surpris, le silence d'un de leurs camarades, en face de Desjardins, de l'autre côté de la baleinière, à tribord, immédiatement après Creach, non pas placé comme les autres, n'essayant pas de se rapprocher, de s'agréger au groupe, de se serrer contre un corps pour acquérir un peu de chaleur, mais couché en chien de fusil, la tête cognant contre la coque, les étonnerait, car Lucchesi était d'ordinaire un homme bruyant, bavard, une tête brûlée, qui racontait ses coups, qui en disait encore plus que ce qui lui était arrivé.

Cependant, ce coup-ci, il lui en était trop arrivé.

La veille, au jour, ses camarades avaient cru qu'il était blessé sérieusement, à cause de

sa posture, à cause encore d'une estafilade, du centre du front au menton. Tout de suite ils ne s'en étaient pas occupés, ils ne l'avaient pas secouru, non par dureté, non par indifférence, mais parce qu'eux-mêmes avaient été comme assommés par la tragique aventure.

Plus tard Lucchesi avait bougé. Il avait tourné un peu le visage, avait fait glisser une couverture sous sa tête pour la protéger des chocs. Il avait tendu un bras pour recevoir un quart de thé, et ils avaient vu que l'estafilade n'était qu'une égratignure que paraissait élargir une croûte de sang séché. Ils l'avaient interrogé. « Tu es blessé ? » Il avait répondu : « Non. » C'était le seul mot qu'il eût prononcé. On ne s'était plus occupé de lui que pour lui passer du cognac et du thé.

Sous les ordres du chef mécanicien, Lucchesi avait travaillé à cet appareil qui, manœuvré de l'entrée de la machine, devait stopper l'appareil moteur. Il se trouvait parmi ces hommes aperçus dans la coursive par Hamm au moment que celui-ci quittait sa cabine.

Il suivait le chef mécanicien et il l'avait aidé à tirer sur le levier de l'appareil qui n'avait pas fonctionné. Cela s'était passé un long moment plus tard, alors que Hamm déjà avait réveillé Martin, s'était agenouillé devant Siccardi, avait assisté dans le poste à l'envoi du message au « Tiger », cela s'était passé juste deux ou trois secondes avant que la torpille cassât les reins du navire.

Le chef mécanicien tirait sur le levier qui se refusait à fonctionner et la torpille avait éclaté. Ils se tenaient tous les deux, le chef et Lucchesi, sur l'étroit palier en filigrane, et la chambre au-dessous d'eux était envahie par d'énormes nuages de vapeur que, la lumière s'étant éteinte, les explosions rendaient visibles.

Dans ces nuages, dans les éclairs, on voyait des hommes qui se débattaient, des silhouettes d'hommes dénudés par les flammes, qui levaient les bras et cherchaient à s'accrocher. Mais ils retombaient, étaient renversés et disparaissaient comme encerclés à la taille par un bras et entraînés.

Alors le chef mécanicien, sans doute parce qu'il n'était pas parvenu à stopper le mouvement ou peut-être pour ne pas abandonner ses hommes, s'était précipité dans la machine, et Lucchesi l'avait suivi en lui criant que c'était « idiot », que ça ne servirait à rien, que la machine était ce coup-ci bien stoppée.

Il l'avait rejoint et le tirait en arrière par un bras lorsqu'il y avait eu une lueur plus vive que les autres, et le chef mécanicien, sous les yeux de Lucchesi qui n'avait pas été atteint, avait été littéralement « taillé en pièces ».

Le graisseur s'était enfui, mais il s'était trouvé encore à l'intérieur du navire au moment que, sous la poussée de l'eau et des explosions, celui-ci se disloquait, s'effondrait comme un château de cartes.

Des cloisons s'abattaient, de gros tuyaux se détachaient et se tordaient, des escaliers cédaient sous son pied. Enfin Lucchesi était parvenu sur le pont et se précipitait vers un radeau qu'il avait l'intention de basculer à la mer lorsque le banc de quart, les épontilles fléchissant, s'était écrasé, non pas sur lui — il n'en serait pas sorti — mais autour de lui.

Il n'avait rien eu que cette estafilade que lui avait faite une latte, du front au menton par la joue gauche. Mais il lui avait fallu se dégager au plus vite, tirer ses jambes l'une après l'autre et retirer les pieds des cloisons crevées et des tiges de fer enchevêtrées, car d'un seul coup les débris du banc de quart et avec eux des corps avaient flambé.

Dans l'épouvante Lucchesi avait sauté à l'eau, avait nagé un instant furieusement, préférant mourir noyé à être grillé, et ses mains tout de suite s'étaient accrochées au pavois de la baleinière.

Depuis il n'avait rien dit que ce seul mot : « Non » en réponse au camarade qui l'avait interrogé : « Es-tu blessé ? »

Il était écœuré. Par moments il se voilait le visage des deux bras comme pour se protéger de l'explosion qui avait « volatilisé » son chef, il se reculait, se serrait sur lui-même pour s'éloigner d'un corps, celui du médecin, il en était sûr, grésillant dans les flammes qui dévoraient ce qui restait du banc de quart.

Antomarchi mis à part, il était le seul à ne pas s'être soucié de l'avenir. Il n'avait pas peur. Il était sûr de n'avoir plus jamais peur. Il ne verrait jamais rien d'aussi horrible que l'éparpillement du corps du chef mécanicien. Il n'entendrait rien d'aussi terrifiant que les cris du médecin dévoré vivant par les flammes. « Oh ! Je suis certain, se répétait-il, que c'était lui, j'ai reconnu ses yeux. »

(A suivre.)

Les illustrations de ce fascicule sont dues à Jean RECHOFSKY.

(Suite de la page 2 couverture.)

convient à des constatations de circonstance.

On sait en tout cas que l'époque est révolue des romans policiers première manière, tous dérivés du *Crime de la rue Morgue*, d'Edgar Poe, ou des problèmes posés au Sherlock Holmès de Conan Doyle par une énigme criminelle à première vue insoluble. Le meurtre dans une chambre hermétiquement close a été résolu dix fois avec des explications toujours plus ingénieuses, mais toujours plus compliquées et de moins en moins plausibles. De même du crime commis dans un château isolé de quelque campagne anglaise, dont tous les hôtes ont d'égales raisons pour avoir trempé dans le forfait. Il semble bien qu'avec ses *Dix Petits Nègres* une Agatha Christie ait définitivement épuisé cette veine pourtant féconde.

Ces ouvrages paraissent aujourd'hui pleins de rides. Il suffit pour s'en convaincre d'essayer de relire les aventures de ce charmant et désinvolte Rouletabille, prototype du journaliste détective. Ce n'est pas que Gaston Leroux, son père spirituel, ait manqué de talent ; son art alerte de conduire un récit attache toujours, mais « le presbytère — comme il dit à peu près dans une phrase qui a fait rêver bien des adolescents de ma génération — a perdu tout mystère ». Et *Le Parfum de la Dame en noir*, que l'on vient de rééditer, tout comme un classique (Editions Hachette), paraît vraiment éventé.

Le roman policier toutefois n'a pas tardé à trouver d'autres terrains à exploiter. La grande vogue aujourd'hui est aux livres américains du genre « tough », qui s'enlèvent, paraît-il, comme petits pains dans les bibliothèques de gare. J'avoue que leur mélange d'érotisme et de cruauté sadique ne me séduit guère. Je laisse aux sociologues le soin de décider dans quelle mesure ces récits trahissent, comme certaines images de leurs films, un complexe refoulé des Américains.

Je préfère pour ma part la veine pleine de fantaisie, de gentillesse et d'humour qui a été creusée chez nous ces dernières années. J'ai dit précédemment combien un Pierre Véry l'illustrait à merveille. J'y reviens à propos de Jacques Decrest et de Pierre Mac-Orlan.

L'un et l'autre ne sont pas à proprement parler des spécialistes du roman policier. Mais ces écrivains, excellents par ailleurs, s'y adonnent comme un musicien de talent fait des gammes ou compose de temps en temps un air léger.

Ce qu'il y a d'abord de séduisant dans *La Petite Fille de Bois-Colombe* (Ed. de Flore), c'est la personnalité du détective qui vient seconder le commissaire Gilles, héros habituel de Jacques Decrest. On le devinera d'après le titre : il s'agit d'une petite fille. Toute la première moitié du livre est le récit d'une enquête menée inconsciemment par une enfant, manière inattendue et charmante d'exciter l'intérêt. Ensuite... mon Dieu, nous revenons, avec Gilles, dans les sentiers battus et la raison presque obligatoire pour laquelle il y a eu mystère : règlement de compte à Paris, entre gens qui se sont haïs, en Extrême-Orient (bien sûr !).

C'est par le biais de l'humour, lui, que Pierre Mac-Orlan attache à son récit — sans parler des qualités propres à cet étonnant écrivain et de sa manière inimitable de créer une atmosphère. Malgré son titre, *Le Tueur numéro 2* (Ed. de Flore) n'a rien de commun avec les Peter Cheney et autres spécialistes de l'argot américain. L'imbroglio de l'intrigue est savamment noué puis dénoué avec la même facilité apparente, dans les bas-fonds d'un Londres dont la peinture n'a rien de conventionnel, l'auteur de *La Cavalière Elsa* prisant avant tout l'exactitude. Et, à fleur du livre, circule sans cesse cet humour sardonique mais bon enfant à la fois qui est l'un des caractères les plus attachants de Pierre Mac-Orlan. Un vrai régal.

SENTANT venir la mort un vieil Américain relit dans Emerson un passage qui toute sa vie durant n'a cessé de l'exalter — l'essai sur la confiance en soi — et il découvre brusquement le besoin d'un examen de conscience. Il écrit alors à son fils :

« Depuis mon enfance je me suis toujours trouvé sous le joug des conventions, ces dernières forgées par autrui, faites de la trame du passé. Sous une forme ou une autre elles se sont interposées entre moi et la vie. J'appris à mes dépens que c'était justement pour cela qu'elles avaient été créées. Elles avaient pour but de favoriser la stabilité et la propriété. Peut-être ont-elles été un peu trop loin sur cette voie... »

On conviendra aisément, je pense, qu'il ne faut pas une grande puissance d'imagination pour trouver en ces quelques lignes un résumé suggestif d'une certaine carrière d'homme. Et que l'on peut aussi facilement y découvrir un excellent sujet de roman, un de ces récits traditionnels où l'on prend le héros à sa naissance après avoir minutieusement exposé ses antécédents familiaux, où l'on voit son caractère se dessiner progressivement d'une étape à l'autre de sa vie, où l'approche de la mort enfin permet de faire le bilan, de tirer la leçon, de souligner en quoi cet homme méritait (en bien ou en mal) de paraître un exemple.

Pour John P. Marquand, écrivain américain dont le talent s'est toujours tenu dans une honnête moyenne, la vie d'un grand bourgeois de Boston a été ce sujet. Et *Feu George Apley*, qui vient d'être excellement traduit par André Roux (Robert Laffont, édit.), a connu aux Etats-Unis une vogue extraordinaire et s'est vu décerner le prix Pulitzer, qui est une sorte de Goncourt américain. C'est que ce roman n'est pas seulement une « vie imaginaire », mais aussi le portrait, souvent fidèle, parfois caricatural, d'une des villes les plus curieuses des U. S. A.

On sait peut-être que Boston, après avoir joué un rôle considérable au temps des luttes de l'Indépendance, est devenue et est restée longtemps comme la conscience des Etats-Unis. André Maurois, qui a préfacé le roman de Marquand, a fort bien défini l'influence morale de la citadelle du puritanisme.

« *Le reste des Etats-Unis*, écrit-il, *éprouve à l'égard de Boston, ou plus exactement de l'ancienne société bostonienne, des sentiments curieusement mêlés. D'une part la jeune Amérique, celle de New York et du Middle West, a tendance à voir en Beacon Street un cabinet des antiques. Ces vieilles dames en robes de soie, ces gentlemen à cols surannés semblaient, dès 1918, des fossiles aux romanciers du type Hemingway ou Dos Passos. Mais d'autre part subsiste, dans les Etats plus jeunes de l'Union, je ne sais quelle inconsciente admiration pour la Nouvelle-Angleterre, qui fut tout de même la fondatrice du pays. « La preuve de l'excellence » de nos idées*, dit un des héros » de Marquand, *c'est notre œuvre; » nous avons réussi. » Maint jeune Bostonien n'accepterait plus ce critérium. Mais si l'on raille volontiers, au théâtre et dans les romans américains, l'inconsciente hypocrisie, le pharisaïsme des riches Bostoniens, on ne le fait jamais sans une perceptible tendresse. Ils sont l'aristocratie de ce pays qui a si peu de castes héréditaires, et l'on parle d'eux comme Balzac pouvait*

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

parler de la noblesse de Guérande ou d'Alençon. »

Ce George Apley, donc, est né en 1866 dans l'une des familles les plus riches et les plus cotées de Boston. Tout jeune il a subi fortement l'empreinte de son milieu, car si sa mère, tout en étant la gardienne fidèle du foyer, révèle parfois un goût un peu suspect pour la littérature, son père est le type même du conservateur, rigide dans ses conceptions et dont la bonté bourrue qu'il montre à ses enfants ne va jamais jusqu'à la faiblesse. Il a une notion fort exclusive de son importance sociale et il s'efforce de l'inculquer à ses proches ; pour peu il croirait que la famille Apley est le centre de l'univers. Alors qu'il est étudiant — et un Bostonien bien né ne peut l'être qu'à l'université Harvard — George a bien parfois la velléité de secouer le joug familial et d'affirmer son indépendance à l'égard de ses impératifs sociaux. Mais nous le verrons vite courber l'échine et rentrer docilement dans le rang. A mesure qu'il avance en âge ces velléités se font de plus en plus rares et sont chaque fois soigneusement dissimulées. Lorsque, son père étant mort, il devient chef de la famille et père lui-même d'un John Apley, il se conforme chaque jour davantage aux types moraux présentés par ses ascendants ; il s'efforcera d'exercer sur son fils la même tyrannie que son propre milieu a exercée sur lui. Bien que progressivement les temps changent et que Boston soit contraint d'évoluer, nous sentirons que John Apley, après quelques écarts de jeunesse, sera bien prêt, à la mort de George, de considérer qu'il a trop imprudemment rué dans les brancards...

On pourrait croire que la peinture d'un tel caractère doive être monotone et souvent irritante. Il n'en est rien, car John P. Marquand a fait, dans son livre, la part belle à la satire. C'est souvent, d'ailleurs, une satire plus amusée et indulgente que véritablement âpre ; et il y a beaucoup plus de vinaigre que de vitriol dans ces pages. George Apley, par exemple, a épousé, une fois ses études terminées, la jeune fille — d'une autre grande famille de Boston évidemment — que ses parents avaient pratiquement choisie pour lui. Ce mariage, qui est plus de convenance que d'amour, il l'a fait de bon cœur. A peine sentirons-nous qu'il n'a pas trouvé le vrai bonheur auprès de sa femme. Tout au plus, pendant les vacances, tient-il — par réaction sans doute — à passer plusieurs jours, voire plusieurs semaines avec un groupe d'amis hommes. « *Il est un point sur lequel George Apley jamais ne transigea ; ni Catharine* (sa femme) *ni Amelia* (sa sœur) *n'avaient autorité sur la bande des éclaireurs.* » Ce petit détail suffit : nous savons que ces deux personnages féminins ont le caractère assez envahissant.

Un autre exemple montrera bien comment l'auteur entend conduire la satire. George Apley en est donc arrivé à une conception de la famille aussi formaliste que celle de son père. Quiconque porte le nom d'Apley est considéré par lui comme appartenant à une classe d'élus ; il n'empêche qu'il y a des degrés dans cette considération. Aussi voyons-nous George Apley écrire un jour à un cousin éloigné, après une visite au cimetière :

« *J'allais me retirer lorsque je m'aperçus que la cousine Hattie avait été placée dans cette partie de la concession que je considérais depuis toujours (et je pense que toute la famille en fait autant) comme réservée à la branche dont je suis le chef. Je précise qu'il s'agit du terrain entourant le chêne que mon père avait fait planter. C'est un endroit qu'il aimait particulièrement ; il est donc naturel que j'y attache, ainsi que mes enfants, une valeur sentimentale. Tu n'ignores pas que ces choses acquièrent plus d'importance tandis que l'on avance en âge. Aussi je ne peux comprendre ce qui t'a poussé à permettre que la cousine Hattie occupe cet emplacement. Non seulement j'estime qu'on n'aurait pas dû l'inhumer là, mais j'ajoute que son tombeau de granit rose avec cette statue prostrée qui le surmonte (je suppose que c'est un ange ?) contraste prétentieusement avec la simplicité de nos pierres tombales en marbre blanc.* »

Ce trait serait grotesque s'il ne devenait odieux sans que l'auteur, semble-t-il, songe à marquer sa désapprobation. Car George Apley obtient finalement qu'il y ait translation du corps de ladite cousine Hattie !

John P. Marquand, il est vrai, ne pouvait guère paraître intervenir dans son récit. Il a choisi, en effet, un amusant procédé pour peindre son héros. Il imagine que John a, peu après la mort de George Apley, confié les documents et les lettres trouvés dans le bureau de son père à un vieil ami de celui-ci. Ce Willing, Bostonien lui-même, condisciple à Harvard de George Apley, est un peu littérateur — dans la mesure où il compose et lit dans les divers clubs dont il fait partie les oraisons funèbres des membres décédés. John insiste auprès de lui pour qu'il trace de George Apley un portrait fidèle et ressemblant, sans rien laisser dans l'ombre de ce qui pourrait paraître choquant. Or ce Willing, homme de la même génération que George, est imbu des mêmes préjugés. C'est donc à travers ses réactions seulement et parfois en en prenant l'envers que nous nous formerons progressivement une image vraie du vrai George Apley.

Le procédé est amusant, je le répète ; il ne manque pas d'être parfois lassant et d'apparaître de-ci, de-là artificiel. On aurait aimé que Marquand nous montrât de temps en temps George Apley seul avec lui-même et non incliné à l'hypocrisie par le fait qu'il expose ses idées ou raconte les actes de sa vie à des êtres — fils, ami — envers qui il croit être parfaitement sincère. C'est l'inconvénient de cette peinture au deuxième degré. Il n'en reste pas moins que *Feu George Apley* est un des plus attachants romans de la littérature américaine.

DIEU me garde, en affichant un scepticisme agressif, de choquer les personnes qui croient dur comme fer à l'astrologie ou même celles qui, affectant un air détaché, n'en sont pas moins les premières à se précipiter sur la rubrique « horoscope » des journaux ! Je m'en voudrais cependant de ne pas dire que je n'ai, pour ma part, jamais constaté ce déterminisme dont parle Claude Valence : « *Au moyen de lois millénaires, dont nous ignorons, mais constatons le déterminisme,* écrit-il, *l'astrologie nous apprend qu'il y a concordance, analogie, sympathie ou antipathie entre les différents signes du Zodiac et les individus qui naissent sous leur influence.* »

Il n'en reste pas moins que j'ai lu avec avidité *Le Miroir d'Astrologie* de Claude Valence et Max Jacob (Gallimard, édit.). Pour chacun des signes du Zodiaque je me suis bien un peu perdu dans la complexité des analogies et plus d'une fois étonné de leur incohérence ou de leur abstraction, qui rend possibles toutes les interprétations. Mais quel régal de déguster les « Dames du Verseau » ou les « Dames du Sagittaire » ! Ce sont des portraits tracés au crayon le plus fin et le plus délié par Max Jacob, et dans lesquels on retrouvera l'humour et la fantaisie de *Cinématoma* ou du *Laboratoire central.*

Le Miroir d'Astrologie est donc en fin de compte un livre précieux, même pour les sceptiques. Sa lecture en groupe est à recommander, il constitue un « jeu de société » du plus plaisant rendement.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au N° 202 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.